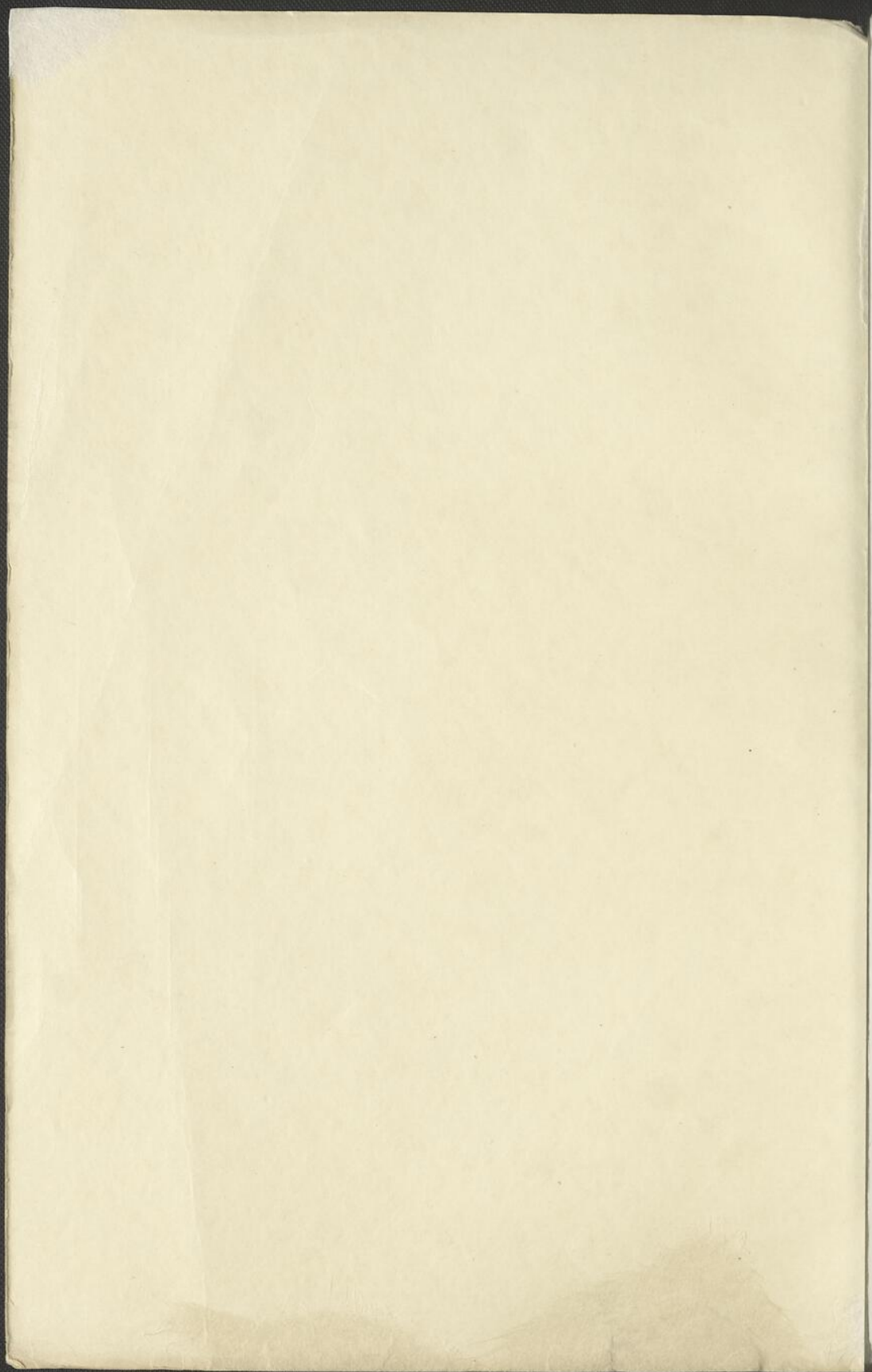


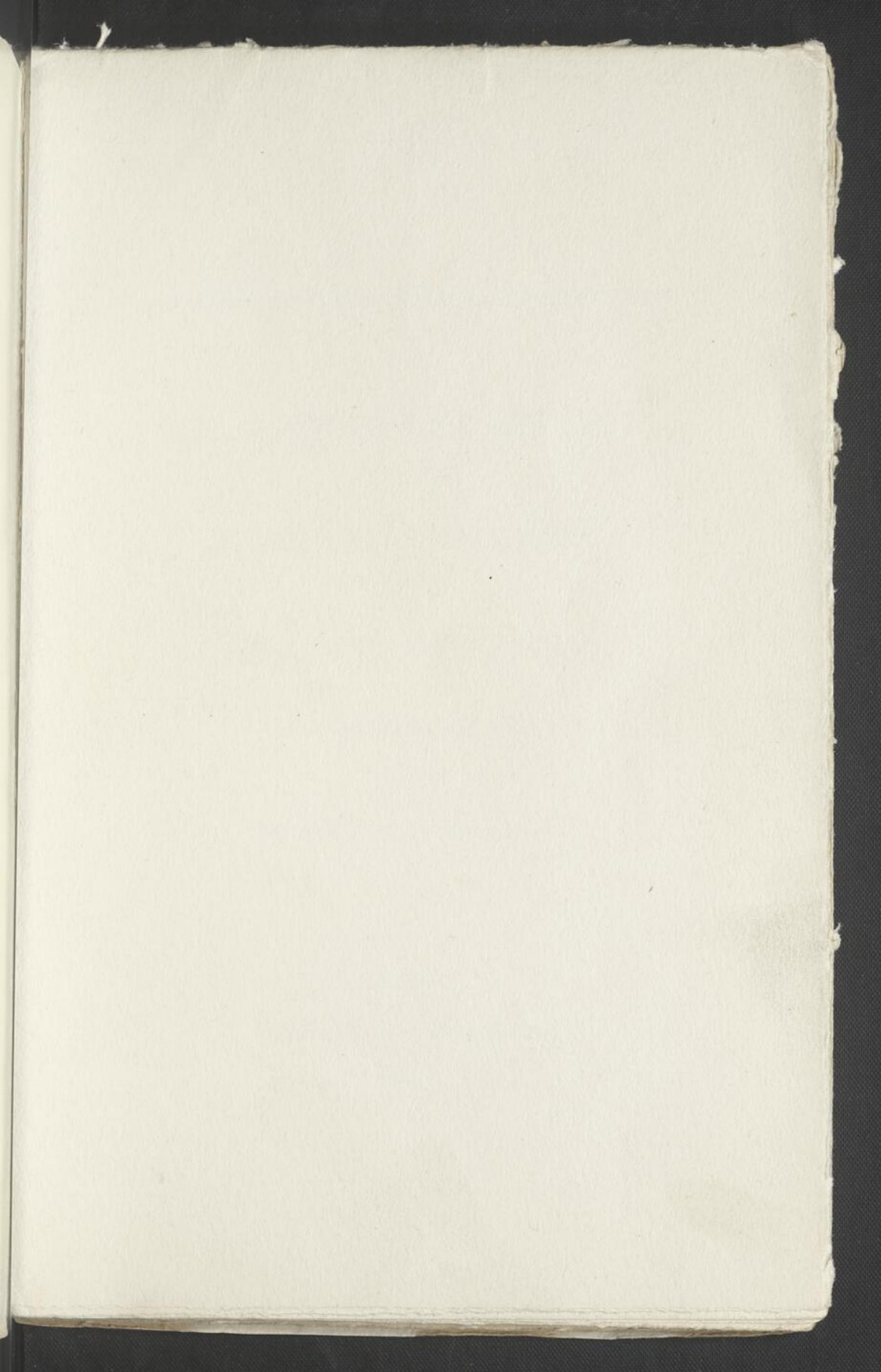
MARIE CLAIRE DAVELUY

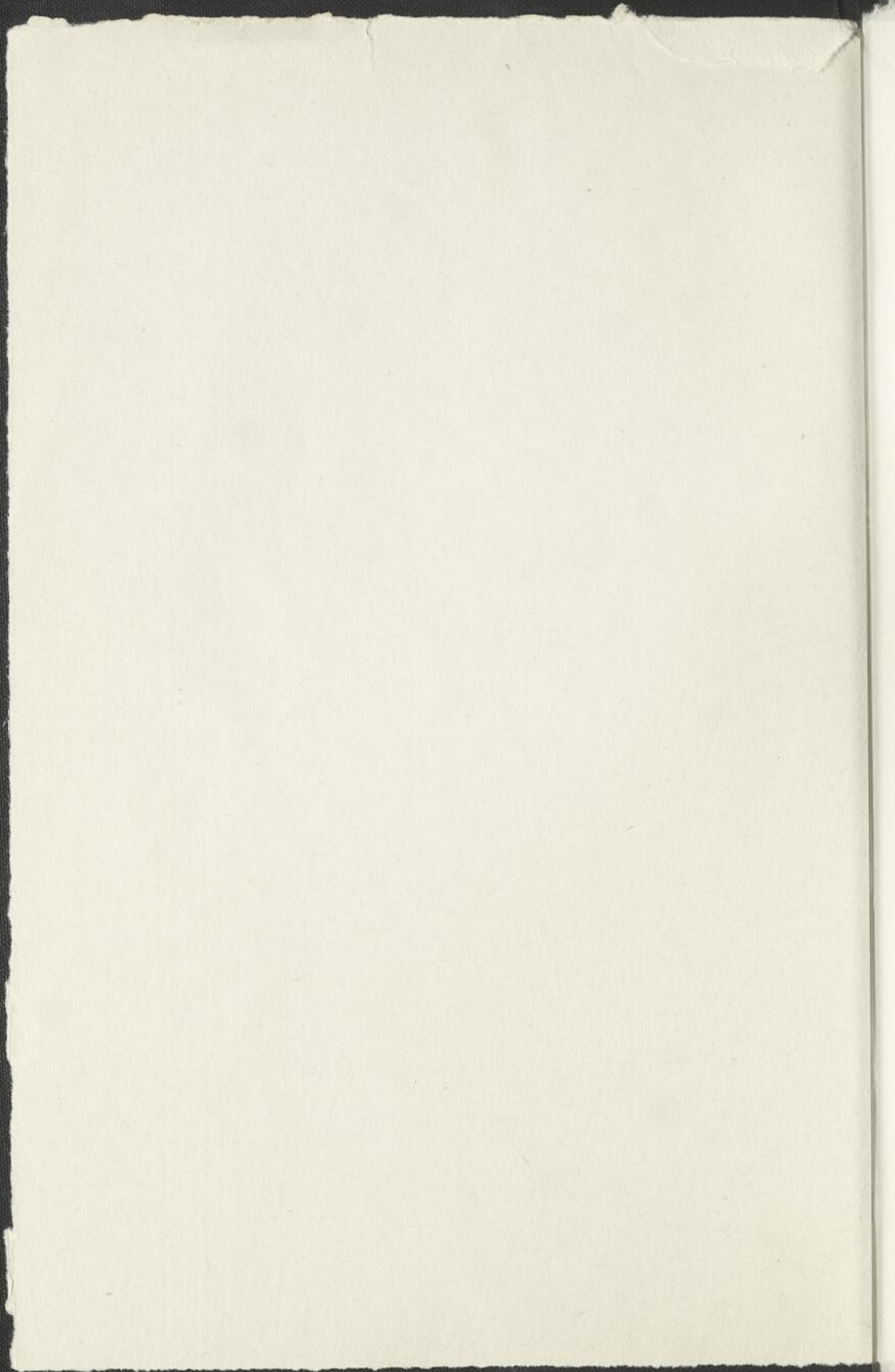
LES **JEUX DRAMATIQUES**  
DE L'**HISTOIRE**



QUE DISAIENT NOS AIEULES ?  
LE "GÉNÉRAL" VALLIÈRES  
UNE VISITE INATENDUE







"LES JEUX DRAMATIQUES DE L'HISTOIRE"

QUE DISAIENT NOS AÏEULES ?

---

LE GÉNÉRAL VALLIÈRES

---

UNE VISITE INATENDUE

*Trois pièces en un acte*

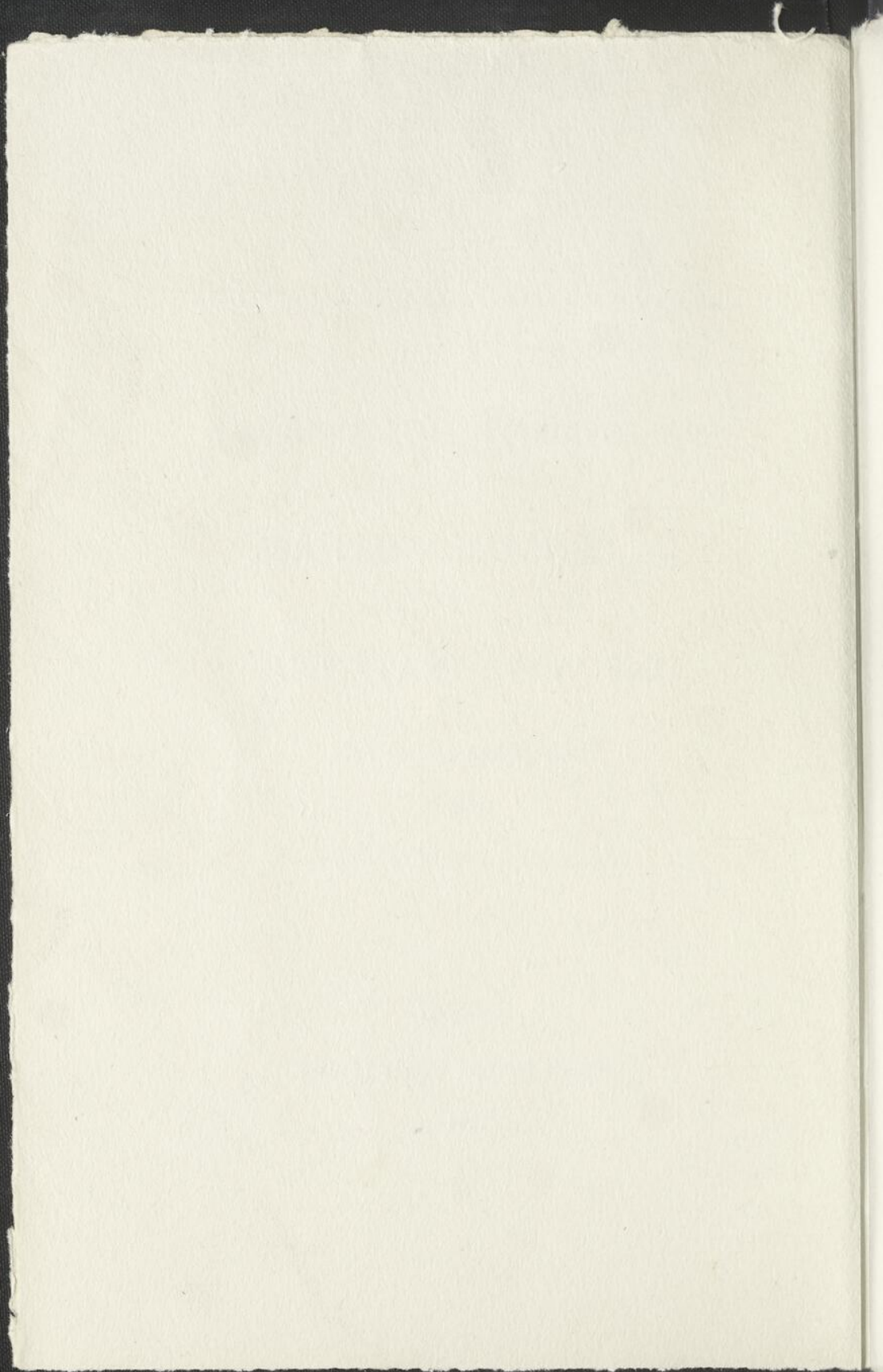
*par*

MARIE-CLAIRE DAVELUY

Montréal

Librairie Granger Frères Limitée

1944



## QUE DISAIENT NOS AIEULES? ...<sup>1</sup>

PIÈCE EN UN ACTE.

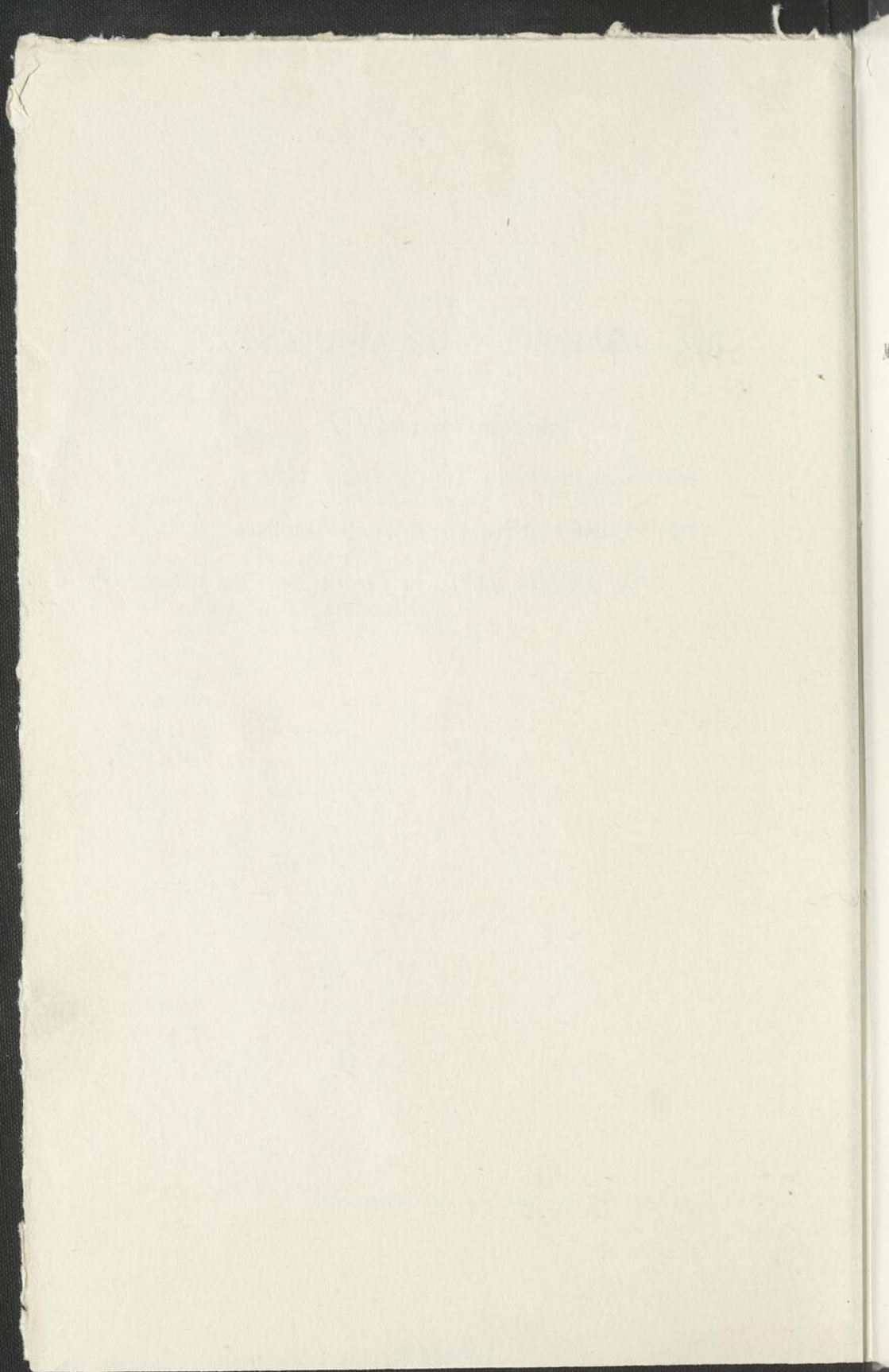
1660. Premier tableau : Au départ de Dollard.

1763. Deuxième tableau : La détresse des Ursulines.

1842. Troisième tableau : Le Courrier de Mme Louis-  
Hippolyte Lafontaine.

---

(1) *Chaque tableau pourrait être joué séparément.*



## AU DÉPART DE DOLLARD

### PERSONNAGES HISTORIQUES

*Mme Charles Le Moyne (née Catherine Primot)*. 20 ans environ en 1660. Deux de ses fils sont nés : Charles, futur Ier baron de Longueuil et Jacques, sieur de Sainte-Hélène.

*Mme Blaise Juillet (née Antoinette de Liercourt)*. 20 ans? Femme d'un compagnon de Dollard, un des trois soldats qui moururent, en 1660, à la première escarmouche, à l'île Saint-Paul, et que Dollard dut remplacer avant de courir au Long-Sault.

*Mme Lambert Closse (née Elisabeth Moyen)*. 18 ans. Femme du Major de Ville-Marie, le défenseur, "le lion" du poste de Montréal.

*Perrine Picoté de Belestre*. 16 ans. Sœur du vaillant capitaine de Belestre, le frère d'armes de Closse, et de Le Moyne. Il désira comme eux, se ranger aux côtés de Dollard, au printemps de 1660 ; mais il proposait une date moins hâtive... Peut-être Perrine aimait-elle Adam Dollard, sieur des Ormeaux, cet ami de son frère qui s'appliqua à régler la succession? Rien ne s'oppose à cette hypothèse. Perrine de Belestre n'épousa Michel Godefroy de Linctot que quatre ans plus tard, et fait significatif, après un séjour à l'Hôtel-Dieu, en qualité de novice.

---

*La Narratrice*. — Elle présente le programme, le commente, relie chacune des périodes des trois tableaux. Elle parle au bord de la rampe, avant chaque lever du rideau.

### COSTUMES

Les costumes des *personnages historiques* sont ceux de l'époque (1660). Ce ne sont des paysannes ni les unes, ni les autres ; donc,

une sobriété élégante. Toutes les quatre seront enveloppées de grandes mantes avec capuchons. Elles les rejeteront en arrière une fois en scène. Elles porteront à la main leur missel. — *La narratrice* devra être vêtue de blanc. Robe de soie, de chiffon, ou de simple mousseline, ample, avec jupe longue. Elle lira lentement ses textes. Son émotion sera contenue, mais visible.

### MISE EN SCENE

#### 1er tableau

Une clairière dans les bois de Ville-Marie, non loin de l'Hôtel-Dieu. Un seul banc, sans dossier, assez long, et qui sert, d'habitude, aux soldats. Les habitants de Ville-Marie circulent sans danger dans ce coin de forêt. On y fait constamment le guet...

### PRÉSENTATION DU TABLEAU PAR LA NARRATRICE

#### LA NARRATRICE

— 1660 ! La Nouvelle-France plie sous l'étreinte de l'Iroquois. Elle résiste, se redresse, frappe à son tour, mais ses forces s'épuisent. Périra-t-elle sous le nombre et la férocité des coups ? ... Non ! Car les croisés de Montréal n'y consentent point. Il faut des holocaustes ? Soit. Des holocaustes se lèveront. Leur vaillance, leur foi au Christ appelleront les miracles. Mourir, qu'est-ce pour eux ? Assurer le salut commun, maintenir sur les bords du Saint-Laurent, une terre, des foyers, et le verbe de France ! Plus tard, il faudra bien qu'on dise en parlant d'eux : "Ceux-là, ces sacrifiés de 1660, mais ils aimèrent leur patrie naissante plus qu'eux-mêmes, plus que le don merveilleux de la vie ! Et ce sont nos aïeux... Et c'est notre terre qu'ils défendirent ainsi... Terre de nos aïeux, te foulerons-nous avec moins de respect, moins d'amour que ces premiers fils du sol ? ...

Au printemps de 1660, mousquets au poing, ils partirent, Dollard et ses compagnons, . . . Quel frais matin enveloppait de douceur, leurs silhouettes de soldats ! Ils s'en allaient à la mort . . . volontairement, en paix avec leur Dieu, leurs chefs, et leurs cœurs indomptables ! . . .

Mais celles qui demeuraient, afin que pas un foyer ne s'éteigne à Ville-Marie ; celles qui pleuraient, puis accouraient pour prier en commun, que disaient-elles . . . ? Oui, que disaient-elles . . . nos aïeules à l'œuvre, à côté de ces héros . . . (*Ici, la narratrice s'arrête, replie son texte, puis s'éloigne, tandis que le rideau se lève.*)



## PREMIERE SCENE

MME LE MOYNE, MME CLOSSE.

*Au lever du rideau, la scène est déserte. On entend au loin le son d'un cor, puis la sentinelle du fort crie : " Dieu les garde ! . . . Dieu nous garde ! . . . Le cor joue de nouveau, roulements de tambour, enfin plus rien.*

MME LE MOYNE, entrant avec MME CLOSSE

Oui, Dieu les garde ! . . . Tous ! . . . Dollard, leur chef, quel courage ! Il me soulevait au-dessus de moi-même, tout à l'heure . . .  
(*Toutes deux se dirigent vers le banc*)

MME CLOSSE

Mais aussi, nos cœurs se serraient, se brisaient, Catherine . . .  
Reviendront-ils, ces intrépides ?

MME LE MOYNE

Dieu en décidera.

(*Elles s'assoient sur le banc*)

MME CLOSSE

Leur témérité. . .

MME LE MOYNE, *l'interrompant avec douceur*

Non Elisabeth, ces âmes sont trop conscientes de leur sacrifice. . .  
Dites : leur héroïsme !

MME CLOSSE

Mon mari s'exprime comme vous.

MME LE MOYNE

Le lion de Ville-Marie ! . . . Il modérait mal son impatience, ce matin. Si vous n'eussiez tenu son bras, il serait sauté dans le canot de Dollard.

MME CLOSSE

J'ai tenu, mais non retenu son bras, Catherine. Ma tendresse s'incline devant sa vaillance.

MME LE MOYNE

Parfois, votre tendresse insiste ?

MME CLOSSE

Non, Catherine. J'ai appris à pleurer seule. C'est la mélancolie de la captive qui donne le change. Je la conserve en dépit de tout. Guérirai-je jamais ?

MME LE MOYNE

Tous vous comprennent à Ville-Marie.

MME CLOSSE, *s'animant un peu*

Ces barbares ! Ces Iroquois ! . . . Je les ai vus de trop près. Dans le jardin de mes parents. . . qu'ils assassinèrent ! . . . Dans leur pays, où ils grimaçaient et chantaient autour de pauvres torturés. . . Mon Dieu ! (*Elle voile sa figure de ses mains*)

MME LE MOYNE

Pauvre enfant ! . . . Que n'avez-vous grandi dans l'entourage martial qui fut le mien ! Mon foyer, aujourd'hui, prend la même humeur. . . Mon premier-né ! Mais il décroche chaque mousquet

qu'il atteint. . . Voilà son jeu favori ! Je voudrais m'en attrister, mais l'éclair qui brille dans les yeux de mon mari m'en empêche, me trouble même. Manquerais-je de vaillance? . . . — Ici, toutes les femmes commandent à leur cœur, même quand il étouffe de peine. Pas une parcelle d'énergie ne doit être perdue. Il faut que nous soyons sans larmes pour que nos aimés soient invincibles.

MME CLOSSE

Nos vies sont tragiques, nos cœurs trop tendres. Mais. . . l'amour silencieux fait quand même agir, dans quelle chaude clarté ! Dieu en soit loué !

MME LE MOYNE

La lutte sera longue, bien longue, hélas !

MME CLOSSE

Sans merci !

MME LE MOYNE

Nous n'en verrons pas la fin.

MME CLOSSE

Vivre, vous le savez bien, c'est épouser toutes les luttes. Avec les vaillants, elle se recouvre d'espoir ! . . . Une rumeur de victoire les enveloppe. . . Mais d'autres que nous récolteront ce que nous semons dans les larmes.

MME LE MOYNE

A eux, de bien veiller sur le flambeau que nous leur transmettons. Il a coûté cher ! Faire vaciller sa flamme serait immérité !

MME CLOSSE

Vous direz vrai, Catherine. Le dépôt que nous créons c'est à coups d'holocaustes que nous le conservons. Mais voici celles que nous attendons. . . Voyez ! *(Elles se lèvent et se dirigent vers la cuisinière de gauche)*

MME LE MOYNE

Oui, voici Mme Juillet et Perrine de Bélestre. . . deux douleurs

qui s'appuient l'une sur l'autre ! (*Perrine et sa compagne reculent en voyant Mmes Le Moyne et Closse. Mais celles-ci vont à elles et pressent leurs mains*)

## SCENE II

*Les mêmes, MME JUILLET, PERRINE DE BELESTRE*

MME LE MOYNE

Venez vous reposer un instant. Ce coin d'ombre est propice.

MME JUILLET, *hochant la tête*

Je ne puis tarder davantage. Quatre petits enfants m'attendent. Mlle Mance les console en ce moment.

MME CLOSSE

Et vous, Perrine ?

PERRINE

Mon frère désire ma présence au Fort. Nous rangerons des papiers. . . (*Elle baisse la tête*)

MME LE MOYNE

Ceux de Dollard ? L'ami du Capitaine de Belestre ?

PERRINE

Le mien aussi.

MME CLOSSE

Oui, vous avez, comme votre frère, beaucoup d'affection pour l'impétueux commandant. Mon mari a discerné cela, figurez-vous. (*Elle presse la jeune fille contre elle*)

PERRINE

De l'affection ? . . . Je connais mal mon cœur. Il bat bien lourdement depuis ce matin. (*Elle se raidit, s'écarte de Mme Closse, et fait quelques pas vers la coulisse de droite*)

MME JUILLET

Perrine, ne me quittez pas. Suivez-moi. Mlle Mance vous conduira elle-même au Fort.

MME LE MOYNE

Elisabeth et moi, nous vous accompagnerons aussi... Allons !  
(Elles se dirigent toutes vers la droite)

PERRINE

PERRINE, (s'arrêtant soudain et portant la main à son cœur)

Mais pourquoi souffrons-nous tant ? (Elle désigne d'un geste le sol, les bois, tout ce qui l'entoure) Qu'y a-t-il entre cette terre et nous ?

MME CLOSSE, doucement

La pensée de la France, sa foi au Christ.

MME LE MOYNE, saisie

C'est vrai. Son souffle nous anime.

MME CLOSSE

Souffle missionnaire ! Tendresse qui civilise.

MME JUILLET, bas

Ceux qui acceptent la mort commandent aussi.

PERRINE

Près d'eux, nos cœurs battent si étrangement !... Ce matin, lorsque les yeux de Dollard rencontrèrent une dernière fois les miens, je tressaillis... de fierté tout autant que de peine. Son geste le nimbait. Son épée, comme celle de l'Archange, dégageait du feu.

MME JUILLET, tristement

Terre de la Nouvelle-France, sauras-tu te garder française ? Oublieras-tu tant d'holocaustes ?

MME LE MOYNE

Nous restons, Madame ! Nos fils et nos filles transmettront notre témoignage.

PERRINE

Mesureront-ils notre agonie ?

MME LE MOYNE

La famille, Perrine, en gardera le souvenir. Si son âme reste française, l'étincelle en jaillira sans peine.

MME CLOSSE

L'on y priera dans la langue de Jeanne d'Arc, . . . et de notre Jeanne Mance ! Seul le verbe de France exprime vraiment nos élans, notre fougue, notre logique bien à nous.

PERRINE, *joignant les mains*

Toute l'impétuosité de Dollard et de ses compagnons, tient dans ce mot bien français : JUSQU'AU BOUT ! (*On entend le son des tambours, puis le clairon*)

MME JUILLET

Allons ! Vous entendez, on appelle la garde . . . Nous sommes en retard. (*Et tandis qu'elles se remettent en marche, le rideau tombe*)

# LES URSULINES EN DÉTRESSE

## PERSONNAGES

*Mère Ursule Baby de Thérèse de Jésus.* 31 ans.

Ursuline distinguée des Trois-Rivières. Elle fut plusieurs années supérieure du Monastère. Née à Montréal en 1732, fille de Raymond Baby et de Thérèse Lecompte-Dupré. Elle entretint avec son frère, François, une correspondance charmante. Celui-ci avait épousé en 1786, Marie-Anne Tarieu de Lanaudière. Mère Thérèse de Jésus décéda en 1806.

*Elisabeth de Lacorne* 19 ans. Née à Montréal en 1744, fille de Louis de Lacorne de Saint-Luc, appelé Lacorne l'Aîné (décédé en 1762), et d'Elisabeth de Ramezay. Elle épousait en 1769, Charles Tarieu de Lanaudière, le célèbre Chevalier de Lanaudière.

*Catherine d'Ailleboust de Manthet des Musseaux (1745-1795)* 18 ans. Elle épousera le 15 août 1765, son cousin germain, Joseph Guillet de Chaumont (fils de Nicolas -Augustin Guillet de Chaumont et de Félicité d'Ailleboust). Ancêtres au Canada de Mgr Conrad Chaumont, vicaire général du diocèse de Montréal.

*Marie-Anne Hertel de Rouville.* 14 ans. Fille de René-Ovide Hertel et de Marie-Louise-Catherine de Leigne.

*Marie-Louise Godefroy de Tonnancour* 12 ans

Fille de Louis-Joseph Godefroy de Tonnancour et de Louise Carrerot. Se marie avec Nicolas Saint-Martin.

— *Joseph Duplessis*

— *Geneviève Cressé*

— *Madeleine Panneton*

— *Agathe Duguay*

} Pensionnaires  
de 10 à 14 ans

— *Plusieurs autres petites élèves du Couvent des Trois-Rivières.*

— *Barbe de Niverville.* — Personnage fictif. L'incident qu'évoque l'auteur, sur cette petite fille, n'est pas authentique. Aucune enfant paresseuse n'a ainsi conservé intact son livre de classe, du moins dans les récits historiques qui nous sont parvenus. *Mais le trait principal de ce tableau, cette dernière grammaire française*

que l'on aurait préservée comme une relique, est rigoureusement exact. On se référera à ce propos à l'*Histoire du Monastère des Ursulines des Trois-Rivières*, vol. I, p.485.

— *La Narratrice*. — Même costume. Même attitude. Même rôle qu'au premier tableau.

*Monologue préliminaire*

*La Narratrice*. Elle s'avance de nouveau au bord de la rampe, avant le lever du rideau. — 1763 ! . . . La défaite par les armes est un fait accompli. Une allégeance nouvelle est née, un peuple loyal s'incline.

Les travaux du sol sollicitent maintenant les soldats. Dans l'âtre de chaque foyer, les flammes comme autrefois montent et crépitent. Les larmes se refoulent dans le silence des maisons et dans le calme des cloîtres. L'on ne chante pas encore ! Toutes les femmes, nées sous le ciel canadien, songent longuement, des plis au front. Elles savent que leur mission, celle de gardiennes des traditions françaises, ne fait que commencer. Elles regardent en face les périls, ceux qui guettent leurs cœurs, comme ceux qui atteignent leur volonté et dictent mal les gestes essentiels. Oseraient-elles faiblir devant les héros qui versaient hier leur sang ; ou, devant ceux qui souffrent ce dernier émoi : un autre drapeau que les lys de France frissonne au vent, là-haut, sur la citadelle ? Comment ne point songer à la survivance spirituelle française ? Le sol se conquiert, mais non les âmes. Survivre dans toute son intégrité française, être fidèle à ses origines, tout en respectant des maîtres nouveaux, s'imposent à tous, à tout prix, coûte que coûte, *jusqu'au bout !*

Les mères au foyer, les religieuses au couvent se retrouvent debout, prêtes à la lutte pacifique. " Tout est perdu, fors l'honneur ! " Elles se souviennent du mot impératif d'un roi de la vieille France . . . A elles, cet honneur de maintenir les coutumes des aïeules, à elles d'apprendre aux tout petits comme à leurs aînés à servir loyalement . . . *à la française !*

Alors, en 1763, au lendemain du *Traité de Paris*, que disaient-elles nos aïeules? Écoutons, dans les paisibles jardins des couvents comment devisait la jeunesse féminine de cette époque. (*La narratrice replie ses papiers et se retire lentement, tandis que l'on entend les trois coups réglementaires et que le rideau se lève*)

## PREMIER TABLEAU

La scène représente un jardin. Un banc rustique à droite. Deux pensionnaires du Monastère des Ursulines de Québec, revêtues de l'uniforme de l'époque, sont assises sur un banc. Elles causent.

*Première scène*

ELISABETH DE LACORNE, CATHERINE D'AILLEBOUST.

ELISABETH, *avec énergie*

Ecoute, Catherine, quand même nous nous lamenterions sans fin, cela n'arrangera pas les choses.

CATHERINE

Tu te fais toujours une raison. On croirait que tu n'aimes pas nos externes. Songe donc ! Elles vont quitter le couvent parce que l'Institution n'a plus de livres français à leur donner.

ELISABETH

Mais, je les aime les externes. Je trouve leur sort pénible, toute notre situation est navrante. Mais quand aucune solution ne s'offre à l'esprit, je me résigne à l'inévitable.

CATHERINE

Il n'y a pas d'inévitable.

ELISABETH

Peut-être ! Mais qui aurait assez de génie pour résoudre ce problème : un enseignement sans livres.

CATHERINE

Un enseignement FRANCAIS sans livres FRANCAIS, Elisabeth, non un enseignement tout court ou dans la...

ELISABETH

Où dans la langue de nos vainqueurs ? As-tu peur de dire ta pensée ?

CATHERINE

Ma pensée ! . . . Elle est aux abois. Elle s'affole. Que faire, Elisabeth ? Il doit y avoir un moyen, tout simple, je suis sûre.

ELISABETH

Un moyen de rien du tout ! . . . Les moyens simples, ma chère, sont les plus difficiles à trouver. Ils crèvent les yeux, paraît-il ? Mais aussi . . . une fois les yeux crevés que pouvons-nous voir ? *(Elle rit)*

CATHERINE

Je ne puis rire.

ELISABETH

Veux-tu que je te laisse ? Ta mélancolie commence à m'effrayer.

CATHERINE

Non. Car malgré tout tu peux être utile. Tu as l'esprit inventif. Qui sait ce que ta mauvaise tête peut trouver !

ELISABETH

Merci. *(Elle se lève vivement et regarde avec attention dans la coulisse)*

CATHERINE

Qu'y a-t-il ? *(Elle se lève et la rejoint)*

ELISABETH

Regarde les jolies petites filles qui viennent. Ce sont elles peut-être ou leurs anges gardiens, qui nous apporteront le message de salut.

CATHERINE, *haussant les épaules*

Que vas-tu chercher là !

ELISABETH

Mais c'est Marie-Louise Godefroy de Tonnancour, la nièce de la Supérieure des Trois-Rivières, Mère Godefroy de Sainte-Hélène. Marie-Anne Hertel de Rouville l'accompagne.

CATHERINE

Un parfum des Trois-Rivières ! . . .

ELISABETH

Entre nous, Catherine, au Couvent des Trois-Rivières, on est libéral. Nous vois-tu, en route pour d'autres coins que ce jardin ?

CATHERINE, *riant*

Il y a de trop beaux capitaines aux Trois-Rivières. Nos mères sont prudentes. Mais . . . que font ces petites ? . . . Elles ont disparu.

ELISABETH

Elles se retrouveront. Ce jardin n'est pas le bois du petit Chaperon Rouge. Et puis, nous y sommes seules. Elles tomberont forcément sur nous.

CATHERINE

Nous ne sommes pas seules. Une dame fort élégante s'y promène. Elle a beaucoup de chagrin et fuit les témoins.

ELISABETH

Comment, tu as vu une chose aussi émouvante et tu me l'as cachée ?

CATHERINE

C'est Blanche d'Haberville.

ELISABETH

Non ? Celle qui a refusé le capitaine de Locheill parce qu'elle ne voulait fonder qu'un foyer bien français, au lendemain de la conquête.

CATHERINE

Tu sais tout.

ELISABETH

Elle a raison de pleurer. Son geste est sublime, mais ses larmes prouvent qu'elle a un cœur tout de même. Ah ! que ne s'est-elle attachée comme nous à quelque soldat de sa race, à un beau Lanau-dièrre, à un bouillant Guillet de Chaumont ?

CATHERINE

Chut ! Elisabeth, de grâce . . . (*Elle se penche dans la coulisse.*) Ah ! . . . voici nos petites Trifliviennes. Ici Marie-Anne ! Ici,

Marie-Louise ! (*Cette dernière entre en courant et se jette dans les bras de Catherine. Marie-Anne suit plus posément. Elisabeth s'empresse auprès de celle-ci*)

MARIE-LOUISE

Ah ! Mesdemoiselles, nous avons eu du mal à vous trouver.

CATHERINE

Mais aussi, mes petites filles, pourquoi arriver comme cela, à l'improviste ? Tout droit des Trois-Rivières, n'est-ce pas ?

MARIE-LOUISE

Oui. Nos canotiers filaient. . . filaient . . . Tu sais, Catherine d'Ailboust, nous venons pour une mission très, très sérieuse. (*Tandis que la petite fille parle, Elisabeth examine ce qui se passe dans la coulisse. Elle retourne soudain vers ses compagnes, les derniers mots de la petite fille l'ont frappée*).

ELISABETH

Une mission sérieuse ? Conte-nous cela, mon enfant. (*Toutes se dirigent vers le banc et s'y installent*)

MARIE-LOUISE

Mais je n'ai rien à raconter. Le message est un secret et appartient à la dame qui nous accompagne. Nous portions les paquets Marie-Anne et moi. Ils étaient lourds, mais nous n'en avons rien dit. On en aurait choisi de plus grandes que nous pour le voyage.

ELISABETH

Catherine, ces paquets très lourds, ce sont des livres pour les externes ! Trois-Rivières vient à la rescousse !

CATHERINE, joignant les mains

Puisses-tu deviner juste !

MARIE-LOUISE, qui les a écoutées avec attention

Mais non, ce ne sont pas des livres. Je les aurais sentis sous ma main. Toi aussi, Marie-Anne, n'est-ce pas ? Puis c'est impossible, *im-pos-si-ble* pour une autre raison.

CATHERINE

Vraiment ?

ELISABETH

C'est un autre secret ?

MARIE-LOUISE

Je ne crois pas.

CATHERINE

Tu ne dis rien, Marie-Anne ?

MARIE-ANNE

Tout à l'heure.

MARIE-LOUISE

Où, car elle a quelque chose de bien, bien agréable à vous apprendre. Mais elle est si polie Marie-Anne qu'elle me laisse parler tout le temps. (*On rit*)

ELISABETH

Ça devient intéressant. Il y a quelque chose pour nous.

CATHERINE

Dis vite alors, Marie-Louise, pourquoi vous ne pouviez nous apporter les livres qui nous manquent, quelques-uns du moins.

MARIE-LOUISE

Mais . . . c'est parce qu'ils nous manquent aussi. . . Nous venions vous en demander.

ELISABETH

Non ? Quelle misère !

CATHERINE, *découragée*

Tout espoir est perdu. Nos externes vont partir.

MARIE-LOUISE, *vivement*

Pourquoi ne pas faire comme nous ? Vous savez. . .

MARIE-ANNE

Chut ! Marie-Louise. . . Ceci regarde nos mères. Elles aimeraient peut-être à dire cela elles-mêmes.

MARIE-LOUISE

Tu crois ? On me tuera alors plutôt que de me faire parler, quoique ce soit bien, bien beau, *tout, tout cela, qu'il ne faut pas dire.*

CATHERINE, *riant*

Quelle mystérieuse affaire !

ELISABETH

On la connaîtra un de ces jours, au moins ? (*Elle s'amuse, elle aussi*)

MARIE-ANNE

Oui, je le crois. Mais auparavant, je puis vous dire que tout n'est pas aussi triste que vous le pensez. Nos mères veillent, allez ! Elles se consultent. Nous sommes venues avec de longues, longues lettres.

CATHERINE

Bien. Et maintenant à la bonne nouvelle qui nous concerne.

ELISABETH

Tu nous mets l'eau à la bouche, Marie-Louise. (*Marie-Louise pouffe de rire*) Qu'as-tu à rire ?

MARIE-LOUISE

Ah ! ah ! ah ! de l'eau... de l'eau !... Ah ! pour cela vous en aurez, vous en verrez, car... (*Elle redevient sérieuse*) Dis-le, Marie-Anne ? On t'en a chargée.

MARIE-ANNE

Mesdemoiselles, vous partez dans une heure pour les Trois-Rivières, avec nous. Les canots attendent.

CATHERINE ET ELISABETH, *applaudissent*

Bravo ! Bravo !

MARIE-ANNE

Les Mères des Trois-Rivières attendent une réponse aux lettres que nous avons apportées. Vous reviendrez ensuite, et tout... tout sera décidé, pour ou contre les études des externes.

ELISABETH, *debout, exultante*

Incroyable ! Nous partons !

CATHERINE, *se levant à son tour*

Tu vois, Elisabeth, on est aussi libéral à Québec qu'aux Trois-Rivières. Nous verrons autre chose que ce jardin.

ELISABETH, *s'inclinant*

J'avoue mes torts. (*Elle entoure de ses bras les deux petites filles*) Mes enfants, vous êtes des messagères adorables. Il me prend envie de chanter, de danser, que sais-je . . .

MARIE-LOUISE

Non, non, je vous l'ai dit, nous ne sommes pas seules au jardin. (*Elle se penche dans la coulisse*) Voyez, Mère Supérieure de Québec s'y promène maintenant avec la belle dame.

CATHERINE

Elisabeth, les circonstances sont contre toi. Tu ne parleras pas aujourd'hui à la belle Blanche d'Haberville.

ELISABETH

Je m'en consolerais. Car songes-y un canot nous attend au bord du fleuve bleu. . . Nous partons, nous partons. . . (*Plus bas à Catherine*) Nous verrons les beaux, les trop beaux militaires des Trois-Rivières ! (*On entend la cloche d'appel*)

CATHERINE

Reprends ton sérieux, Elisabeth. . . . Et filons, filons . . . puisque la cloche nous y invite. (*Elles prennent chacune une des petites par la main et sortent vivement*)

RIDEAU

*Les Ursulines en détresse . . . Plus de livres français !*

## DEUXIÈME TABLEAU

Une salle de récréation au Couvent des Ursulines des Trois-Rivières. Des chaises tout autour de la pièce. A gauche, la tribune de la surveillante. Au lever du rideau, quatre petites filles, qui ont rapproché leurs chaises, causent et rient. Une cinquième fillette

se tient à l'écart, s'appuyant des deux coudes sur une chaise qu'elle a placée en avant d'elle. Elle songe, songe. . .

*Première scène*

JOSEPHTE DUPLESSIS, GENEVIÈVE CRESSÉ, MADELEINE PANNETON  
AGATHE DUGUAY ET BARBE DE NIVERVILLE

JOSEPHTE

Quelle nouvelle, Agathe ! Quelle nouvelle !

GENEVIÈVE

Deux grandes du Couvent de Québec, sont ici !

MAGDELON

Et Marie-Anne Hertel ? Et Marie-Louise de Tonnancour ?  
Elles sont restées là-bas ?

AGATHE

Non, elles sont revenues, mais si fatiguées qu'elles montent à l'infirmerie pour se reposer.

MAGDELON

Tu finis toujours par tout savoir. Comment t'y prends-tu, Agathe Duguay ?

AGATHE

Je suis comme le gros loup. (*Amincissant sa voix*) : " J'ai de bons yeux ? (*Enflant la voix*) : C'est pour mieux voir mon enfant. — J'ai de longues, longues oreilles ? — C'est pour mieux entendre, mon enfant ".

MAGDELON

Tout de même . . . (*Elle hoche la tête*)

JOSEPHTE

Connais-tu nos visiteuses ? Les as-tu vues ?

AGATHE

Mais oui, Ce sont des Montréalaises. Mère Thérèse de Jésus, une Montréalaise comme on sait, se tenait avec elles.

GENEVIÈVE

Parions que tu sais le nom de ces jeunes filles.

AGATHE, *moqueuse*

Parions que vous seriez vexées si je gardais cela pour moi.

JOSEPHTE

Ne te blesse pas Agathe. Renseigne-nous.

GENEVIÈVE

Tu es curieuse, mais ton caractère est le meilleur que je connaisse.

MAGDELON

Tu es notre grande amie à toutes. Parle, Agathe, mon petit cœur en or.

AGATHE

C'est cela flattez-moi. Mais comme tout cela est vrai. (*Elle compte sur ses doigts*) Je suis curieuse, j'ai bon caractère, et vous êtes mes amies, je veux bien vous apprendre que, dans quelques instants, Mesdemoiselles Elisabeth de Lacorne et Catherine d'Ailleboust entreront ici.

JOSEPHTE

Leur visite nous distraira. Bravo !

AGATHE

Elle ne vous distraira pas.

MAGDELON

Comment cela ?

AGATHE

Elles ont des figures tristes. Elles parlent de la situation pénible de Québec semblable à celle des Trois-Rivières. Mais... c'est tout ce que je sais... Mère Thérèse de Jésus, en souriant, m'a fait signe de venir vous rejoindre.

MAGDELON

Alors, tu ne t'es pas fait gronder ?

AGATHE

Pourquoi ?

MAGDELON

Dame, tu es toujours là, quand il se passe quelque chose. Ça paraît à la fin.

AGATHE

Je ne fais pas de mal. Et puis, tenez, vous êtes aussi curieuses que moi, mais vous n'êtes pas assez braves pour vous faufiler au bon moment. Ça aussi, ça paraît à la fin.

LES TROIS PETITES FILLES, *mécontentes*

Eh bien, Agathe !

AGATHE

Bah ! Au lieu de me faire des yeux gros comme le poing, regardez mon amie Barbe. Elle est paresseuse en classe, c'est vrai, mais aux récréations ah ! la bonne camarade ! Qu'a-t-elle, en ce moment, qu'a-t-elle, donc ? Quelle mine d'enterrement !... Barbe ! (*Celle-ci ne bouge pas*) Barbe ! Barbe ! (*Elle hausse chaque fois la voix*)

BARBE, *sans remuer et d'une voix basse et lente*

Qu'est-ce que tu veux, Agathe ?

AGATHE

A quoi songes-tu ?

BARBE

Tu le sauras ... Non, tu ne le sauras pas. (*On rit*)

AGATHE, *elle se lève, prend par le cou la petite fille, tout en se penchant vers elle*

Tu n'es pas sérieuse, Barbe. Ton secret, car c'est un secret, n'est-ce pas, je le garderai. Ne crains rien. (*Les autres petites filles ont entendu et rient de bon cœur*)

JOSEPHTE

Agathe garde les secrets maintenant ... ah ! ah ! ah

GENEVIEVE

Elle vient de le prouver. Ah ! ah ! ah !

## MAGDELON

Barbe, ne dis rien à Agathe, garde-le pour toi tout seul ton secret. C'est plus sûr, va. (*Et tandis que les fillettes protestent, que la curieuse Agathe supplie, la porte s'ouvre, Mère Thérèse de Jésus entre en compagnie de Catherine d'Ailleboust et d'Elisabeth de Lacorne. Plusieurs petites pensionnaires les suivent et vont se placer à côté des fillettes qui viennent de jouer la première scène.*)

## Scène II

LES MEMES, MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS, ELISABETH DE LACORNE, CATHERINE D'AILLEBOUST, plusieurs autres petites pensionnaires.

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS, *aux fillettes qui se sont levées en la voyant entrer avec ses compagnes*

Mesdemoiselles, je vous amène deux de nos chères pensionnaires de Québec. Voici Elisabeth de Lacorne et . . . Catherine d'Ailleboust. (*Les petites filles font toutes ensemble la révérence à la manière du XVIIe siècle*) Ces bonnes enfants viennent remplir une grave mission auprès de nous.

ELISABETH DE LACORNE

Navrante, ma Mère.

CATHERINE D'AILLEBOUST

La détresse française à Québec est affreuse.

TOUTES LES FILLETTES, *consternées*

Oh !

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS

Une chose importe alors, Catherine : ne pas désespérer. Vous le savez, les fondateurs de ce pays, des saints bien souvent, veillent sur la Nouvelle-France vaincue. Le verbe de Champlain, de Maisonneuve, de Mère Marie de l'Incarnation ne s'éteindra pas.

LES FILLETTES TOUTES ENSEMBLES

Non ! non ! non !

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS

Asseyons-nous . . Toutes ! (*On obéit*) Nous allons causer de nos misères et nous convaincre que le Ciel ne nous abandonne pas.

ELISABETH

Ma Mère, pourtant, à Québec, on renverra bientôt les externes.

CATHERINE

Plus un seul livre français à leur donner, ma Mère.

BARBE, *de son siège à gauche, d'une voix larmoyante*  
Plus un seul ? Mon Dieu ! Plus un seul ?

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS *qui s'est redressée*

Quelle est cette tourterelle gémissante ? (*Personne ne répond*)

AGATHE, *se levant soudain*

C'est Barbe de Niverville, ma Mère. Depuis ce matin, elle ne parle pas, ne veut pas jouer. Pauvre Barbe ! Nous ne savons ce qu'elle a.

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS

Bien, bien, petite, rasseyez-vous. Nous questionnerons Barbe tout à l'heure. (*A toutes*) Mes petites filles, vous le voyez, la situation de Québec est précaire. Leurs externes n'iront plus en classe.

AGATHE, *intervenant de nouveau. Elle parle avec vivacité*

Pardon, ma Mère, mais on ne les a pas renvoyées ici, les externes. . . Nos Mères des Trois-Rivières ont trouvé un vrai beau moyen de les garder. Mais elles sont si intelligentes ! (*On rit. Agathe se rassied un peu confuse*)

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS, *en souriant*

Mesdemoiselles, Agathe Duguay est le petit boute-en-train des Trois-Rivières. Nous tolérons son franc-parler.

ELISABETH

Elle a sans doute raison en ce moment ?

CATHERINE

Nous attendons, ma Mère, la preuve de cet éloge spontané, de ce cri du cœur. Ce sera intéressant pour nous, profitable même.

## MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS

Peut-être ! . . . (*Elle réfléchit*) Je me rends à votre demande ! . . . Josephte Duplessis voulez-vous, avec vos voisines, Geneviève Cressé et Madeleine Panneton, pénétrer dans la salle des externes. En voici la clef. (*Elle la détache de son trousseau*), Vous en rapporterez le petit pupitre avec sa précieuse relique. Allez, faites diligence. (*Les petites filles, après une révérence, filent prestement*)

## Scène III

LES MEMES, moins JOSEPHTE DUPLESSIS, GENEVIÈVE CRESSÉ,  
MADELEINE PANNETON

## ELISABETH

Les Mères des Trois-Rivières font donc des miracles ?

## CATHERINE

Elles en sont bien capables. Mais l'honneur doit être partagé. Du moins, à mon avis. Parmi les religieuses, n'y a-t-il pas, en outre des Trifluviennes, des Québécoises et . . . des Montréalaises ? (*Elle s'incline devant Mère Thérèse*) Laquelle fut la mieux inspirée ?

## MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS, riant

Où l'amour du clocher ne vous conduit-elle pas, Catherine ? . . . Mais laissons cela. Ce geste doit rester anonyme. Et même, si nous en faisons état devant vous, c'est pour que vous y trouviez, un nouveau motif d'espérer. La crise que subit notre chère langue ne durera pas. Ah ! . . . voici nos petites thuriféraires. (*Les fillettes entrent, portant avec respect un pupitre d'écolière sur lequel est posé un livre largement ouvert et entouré d'un solide cadre de bois. Le petit meuble est installé tout près du bord de la rampe, de façon que les personnages puissent lire dans l'ouvrage, en face des spectateurs. Les élèves se rangent en cercle au fond du théâtre et demeurent debout. Barbe et Agathe se placent les dernières à gauche. Mère Thérèse de Jésus se rend près du pupitre avec Elisabeth et Catherine*)

## Scène IV

LES MEMES, JOSEPHTE DUPLESSIS, GENEVIÈVE CRESSÉ, MADELEINE  
PANNETON

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS

Voyez, Mesdemoiselles ! Sous ce cadre de bois est posée l'unique grammaire française à l'usage des externes. Elles y apprennent leur leçon à tour de rôle. Il est défendu de tourner les pages. Seul le professeur s'acquitté de ce soin. (*Les jeunes filles s'approchent, se penchent*) Eh bien ! qu'en dites-vous ?

CATHERINE, *émue*

C'est admirable, ma Mère.

ELISABETH

Ingénieux ! . . . Cette grammaire que vous vénerez, à l'égal d'une relique devient un symbole : celui de notre amour pour la langue de nos pères.

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS

Oui, nous sommes convaincues d'apprendre ainsi à nos petites une double leçon. Car une langue pour laquelle on crée de tels moyens de durée apparaît un héritage sacré, un dépôt inaliénable. Nous sommes des vaincues ? Oui, par les armes. Mais la vraie défaite, mes enfants, ce serait l'indifférence ou le mépris de nos âmes, envers ce qui constitue notre nationalité : les institutions, les droits, la *langue de nos aïeux*.

CATHERINE, *elle saisit les mains de Mère Thérèse de Jésus*

Ma Mère, vous nous bouleversez. Votre cœur de française, nous le sentons battre. N'est-ce pas, mes petites amies ? (*Elle se tourne vers les pensionnaires*)

LES PETITES FILLES

Oui, oui, oui ! Vive Mère Thérèse de Jésus !

ELISABETH, *elle s'agenouille et baise le chapelet de la religieuse*

Que ne devons-nous pas, nous les enfants des vaincus, aux filles de Mère Marie de l'Incarnation ? (*Pendant que la jeune fille prononce*

ces paroles, Barbe et Agathe chuchotent. Soudain Barbe s'élance vers Mère Thérèse de Jésus)

BARBE

Ma Mère, j'ai . . . quelque chose . . . à avouer. (*Elle baisse la tête, puis la relevant, elle jette un regard désespéré vers Agathe. Celle-ci accourt aussitôt*)

AGATHE

Tu veux que je t'aide, Barbe? . . . Tiens, dis ta grosse faute d'abord. Le reste sera facile, va. (*Rire général*) Ou, bien, veux-tu que je parle à ta place. (*Nouveaux rires*)

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS

Mais ma petite Agathe que signifie ce zèle? Se confesse-t-on pour une autre? Que devient l'absolution? Allons, retournez à votre place. Barbe se montrera courageuse. (*Agathe obéit, non sans faire signe à Barbe de se redresser crânement. Des rires étouffés s'entendent encore. Barbe s'en vexe enfin*)

BARBE

Ma Mère, je suis une paresseuse, on me le dit sans cesse, et c'est vrai. Jamais, jamais, je n'ouvre mes livres pour étudier. J'apprends mes leçons en entendant réciter les autres.

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS, *avec douceur.*

Oui, le bon Dieu vous a douée d'une grande mémoire, et sans doute, c'est votre façon de le remercier. Pauvre petite!

BARBE, *la tête basse*

C'est affreux, ma Mère, mais en ce moment, je me sens satisfaite. . . quand même! . . . (*Mouvement divers des petites filles qui s'étonnent*) Je vais rendre un grand service. (*Elle fouille dans sa poche de pensionnaire, sous son tablier, elle en retire une . . . grammaire très propre*) Voici ma grammaire. Elle est toute neuve. Je vous l'offre, ma Mère, pour les externes de Québec. Elles ne partiront plus. Elles auront comme nous, un pupitre, avec une relique française! (*Toutes les petites filles battent des mains. Elisabeth et Catherine embrassent la*

*fillette. Mère Thérèse de Jésus arrête les manifestations. Elle refuse le livre que lui tend Barbe. Le silence s'établit)*

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS.

Non, ma petite fille, je n'accepte pas votre don. Vous ne méritez pas ces éloges. Comment ! Je prendrais la grammaire d'une petite paresseuse qui le sera davantage, parce qu'elle croira que le geste qu'elle a fait la justifie de tout. Mais . . . il ne vous a rien coûté, ce geste . . .

AGATHE, *consternée*

Barbe, je ne te comprends pas. Tu ne parlais pas ainsi tout à l'heure ?

BARBE, *désespérée, des larmes dans la voix*

Ma mère, je ne me comprends pas non plus. Depuis ce matin, j'ai réfléchi . . . A la pensée que l'on pourrait ne plus jamais apprendre à parler, lire, *prier* dans notre belle langue, je me suis mise à les aimer, mes livres . . . même ma grammaire . . . je l'ouvrais . . . je la lisais . . . avec mon cœur ! . . . je me promettais de la savoir . . . (*Plus bas*) Mais, tout à l'heure, en entendant Catherine d'Ailleboust déclarer, ah ! si tristement, que les externes, à Québec, n'avaient plus un seul livre, j'ai frémi . . . je n'ai plus pensé qu'à leur donner mon livre tout neuf, où les mots français brillent . . . sans une tache . . . Elle est si claire notre langue . . . ma Mère, . . . elle est si belle ! (*Elle joint les mains*)

MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS, *attirant la petite fille près d'elle*

Oui, mon enfant, elle est belle, notre langue, *et si noble*, que le mot de pardon semble une musique quand on le prononce, et que l'on absout une petite paresseuse repentante . . . Elle aimera, sagement maintenant, son pays malheureux . . . J'accepte votre don ! . . . Elisabeth, Catherine, apportez à Québec cette grammaire, symbole de l'union de nos cœurs, qui, tous, veulent conjurer la pénible détresse du verbe de nos ancêtres. (*Et tandis que les jeunes filles remercient, que les petites Trifluriennes applaudissent, le rideau tombe.*)

# LE COURRIER DE Mme LOUIS-HIPPOLYTE LAFONTAINE

## PERSONNAGES

*Lafontaine (Mme Louis-Hippolyte)* 29 ans. Née Adèle Berthelot (1813-1859). Se marie en juillet 1831 au politique réputé, Louis-Hippolyte Lafontaine (1807-1864), le plus habile défenseur, sur le terrain constitutionnel, de notre langue et de nos droits.

*Viger (Mme Denis-Benjamin)*, 62 ans. Née Marie Amable Forretier (1780-1854). Présidente en 1842 de l'Orphelinat catholique de Montréal. Elle fut la providence de tous les malheureux. Elle savait user du crédit politique et social de son mari en faveur des œuvres qu'elle patronait. Denis-Benjamin Viger passait pour un homme d'Etat consommé et le plus grand patriote de son époque. Ce cousin germain de Louis-Joseph Papineau et de Mgr Lartique, 1er évêque de Montréal, fut le défenseur constant de la langue française. Il apprit à 71 ans, avec émotion, que Lord Elgin, avait prononcé enfin le discours du trône dans les deux langues, anglaise et française. Lord Elgin fut le premier gouverneur à le faire depuis l'Acte d'Union. On était en 1845. En 1848, la loi devait consacrer définitivement les droits du français au Parlement.

*Quesnel (Mme Jules)*. 50 ans, Née Josette Cotté (1792-1866). Une femme d'œuvres bien connue à son époque. Elle fut pendant trente ans trésorière de l'Orphelinat catholique de Montréal. A 73 ans, sa mère avait fondé cette institution durant l'effroyable épidémie de typhus de 1832. Le mari de Mme Quesnel fut, lui aussi, un apôtre de la langue française. Au lendemain de l'Union il attaquait vigoureusement, au Conseil législatif, la loi qui interdisait l'usage du français au Parlement. Il fut néanmoins comme Lafontaine et Viger, un partisan de la lutte modérée, et sur le seul terrain constitutionnel.

*Cherrier (Mme Côme-Séraphin.)* 45 ans. Née Mélanie Quesnel (1797-1875). Fille du poète Joseph Quesnel qui prit la défense du

français à sa manière en combattant par la plume l'anglomanie fort répandue de son temps. Mme Cherrier avait d'abord épousé Michel Coursol, et fut la mère du juge Coursol, l'ami dévoué de Sir Louis-Hippolyte Lafontaine. Femme d'œuvres très active aux côtés de sa belle-sœur, Mme Jules Quesnel. Le second mari de Mélanie Quesnel fut un avocat célèbre. M. Côme-Séraphin Cherrier passait en outre, pour l'incarnation de la vieille politesse française.

*La narratrice. — Même costume. Même rôle qu'aux deux autres tableaux.*

#### COSTUMES

*Madame Lafontaine.* — Robe élégante de l'époque : jupe très large, très longue et tombant droit ; corsage ajusté finissant en pointe. Echarpe en dentelle blanche. Grand chapeau capuche avec fleurs. Gants blancs. Coiffure formée d'une natte enroulée en chignon. En avant, les cheveux sont séparés par une raie ; trois longues boucles de cheveux tombent de chaque côté de la figure.

*Les trois vieilles dames.* — Elles ont la tête enveloppée d'élégantes coiffures blanches. Autour du cou, de petits collets blancs. Robes larges et longues. Les corsages disparaissent sous les larges man-mantelets ajustés. Elles sont gantées de menottes (gants sans bout de doigts). Elles feront usage durant le tableau, de tabatières (on prisait beaucoup à cette époque), et de lunettes. Elles seront souriantes gentilles, et de même taille.

#### MISE EN SCENE

Un intérieur. Petit salon simple mais de bon goût. Près du fauteuil de la maîtresse de maison, une table.

#### PRESENTATION DU TROISIEME TABLEAU

Avant que le rideau se lève, la narratrice s'avance, et lit ce qui suit.

*La narratrice.* — 1842 ! Trois quarts de siècles se sont écoulés depuis la conquête. L'âme française n'a pas fléchi. Nos ancêtres gardent

le sentiment intime qu'ils sont les premiers possesseurs du sol, qu'ils l'ont imprégné du meilleur de leur sang. L'Église avec ses pasteurs, les foyers avec les mères, l'École, avec ses instituteurs religieux ou laïques, guident la petite barque. Le dépôt confié doit encore s'enrichir. La lutte, sans doute, compte des heures troubles, des défections, de lourds sacrifices, dont on se relève mal ; mais elle témoigne, en dépit de tout, d'une vigilance épique. Les assimilateurs de la race désespèrent. Ils voient se détacher de plus en plus nette cette vision détestable ; deux races, l'anglaise et la française, s'avancant côte à côte, unies dans une commune tolérance envers des affinités ethniques différentes.

13 septembre 1842 : — Louis-Hippolyte Lafontaine s'est levé au Parlement. Il a proclamé son droit de s'exprimer dans la langue de ses ancêtres, de ceux qui jadis avaient implanté ici, d'un océan à l'autre, une civilisation et une foi. Oublie-t-on de pareils services ? Et tous s'étaient tus devant cette voix qui évoquait une chevauchée de courage et d'honneur. La loyauté anglaise s'inclinait en face de la fidélité française impuissante à renier ses origines.

Mais que disaient nos aïeules, ici encore, en apprenant les répliques de leurs compagnons ? Au foyer, de tout leur cœur intuitif elles les encourageaient à l'action défensive. Les Canadiennes avaient toujours pris rang dans la lutte ; au front, s'il le fallait ; mais plus volontiers à l'arrière, près des berceaux, ou de ceux qui souffrent.

*(La narratrice replie pour la troisième fois son papier, salue, puis se retire tandis que le rideau se lève.)*

*Première scène*

MADAME LAFONTAINE, seule

MADAME LAFONTAINE, *entre une lettre à la main. Elle demeure un moment immobile, puis retourne près de la coulisse de gauche.*

*Elle se penche*

— Sophie, vous êtes toujours là ? *(On entend un: " OUI, Madame. ")*  
Écoutez-moi bien, ma fille. Dès que les visiteuses attendues

seront entrées, conduisez-les ici, dans mon salon particulier. (*On entend de nouveau un: "Oui, Madame"*) Et maintenant, courez à ma chambre. Rapportez-en ma capeline, mes gants, ma mante. Déposez ces vêtements sur une table dans le petit corridor près d'ici. J'irai les prendre dans une demi-heure. (*Pour la troisième fois, on entend: "Oui, Madame, tout de suite, Madame"*) Et dépêchez-vous, Sophie, déjà on devrait frapper à ma porte. . . . (*Madame Lafontaine revient en scène et va s'asseoir dans son fauteuil, près de la table. Elle dépose avec soin la lettre qu'elle tenait encore à la main*) Quelle faveur que cette visite de mes vieilles amies. . . Vieilles ! Le sont-elles vraiment ? . . . Si vivantes encore ! Elles s'intéressent à tout, même à la politique, je pourrais dire, surtout à la politique. Tant de nos intérêts les plus chers se décident dans les sévères assemblées des Parlements, qu'elles ont raison de s'inquiéter. . . Tout de même, je sais que cet après-midi, je les ai un peu bouculées dans leurs projets. . . Les pieds leur brûlent. C'est vers l'assemblée générale des Orphelins des Récollets qu'elles voudraient se rendre, non vers la demeure de "la jeune Mme Lafontaine" comme elles disent, du haut de leurs soixante-cinq et même beaucoup moins. Dans ce pays on veut absolument prendre la petite coiffe blanche à quarante ans et se déclarer vieille, bien vieille. . . . Souhaitons qu'on réagisse. . . Etre vieille Brrr ! . . . A 40 ans c'est un non sens. Dans onze ans j'en serai là, moi, moi ! quelle horreur ! . . . Mais que font-elles, Mesdames Viger, Quesnel et Cherrier ? Elles ne se doutent guère de la raison de mon insistance à les recevoir. . . . Cette lettre (*elle la reprend entre ses mains*) quel récit elle contient ! . . . Bouleversant ! . . . Admirable ! J'en ai été si heureuse ce matin, que je désire partager ma joie avec qui va si bien la comprendre. . . (*On frappe au loin*) Ah ! ce sont-elles, je suis sûre. (*Elle se lève et va se tenir près de la coulisse. Tout aussitôt entrent presque en même temps, appuyées sur leurs cannes ou des ombrelles, trois vieilles dames, souriantes, remuantes, encore bien vives d'allures. Elles donnent la main à leur hôtesse qui les conduit vers des sièges non loin du sien. On s'installe. Pendant quelques minutes, on n'entend que: "Merci, ma petite Adèle. . . Parfait, parfait, jeune Ma-*

dame. . . Adèle, tu penses à tout ! Comme tu es ravissante ! ” Comment va ton mari, mon enfant ? ” Etc., etc. Et cela un peu toutes à la fois. Quand chacune est casée, les vieilles dames sortent leur tabatière, puis leurs lunettes, qu’elles ne mettent pas encore, enfin ; elles se tournent, curieuses et un peu anxieuses, vers la maîtresse de maison)

MME VIGER, avec sa douceur habituelle

Ma petite Adèle, qu’est-ce qui se passe ? Mon mari est aussi curieux que moi au sujet de notre visite ?

MME QUESNEL, grave

Le jour d’une assemblée accourir ici ! Faut-il que nous vous aimions, ma petite fille.

MME CHERRIER, vivement

Bah ! assemblée ou non, regardez-moi cette jeune femme ? Est-elle réjouissante à regarder ! Ah ! la jeunesse, la jeunesse ! (Elle rit, soupire, ouvre sa tabatière, offre du tabac, et. . . prise)

MME VIGER

Mélanie, la vivacité ne semble pas un attribut de la jeunesse en vous écoutant. Tant mieux, tant mieux.

MME QUESNEL

Vous avez raison, Marie.

MME CHERRIER

Vous ne m’en faites pas un reproche, Mesdames ?

MME LAFONTAINE

Ne parlons pas d’âge. J’oublie toutes ces choses avec vous. Vous avez tant d’esprit. . .

MME CHERRIER

Adèle, Adèle, ton mari t’enseigne la diplomatie.

MME LAFONTAINE

Beaucoup d’autres choses aussi.

MME VIGER, avec une ironie tranquille

Et vous, en retour, que lui apprenez-vous, mon enfant ?

MME LAFONTAINE

A continuer, Madame, de bien remplir sa mission. (*On rit*) J'ai raison. Même une femme sans génie décuple les forces de son mari quand elle admire sa lutte publique désintéressée.

MME QUESNEL

Et quand elle la partage? Je me souviens de votre campagne, il y a quelques années, alors que vous nous conjuriez, à l'exemple des Messieurs, de nous habiller avec de l'étoffe du pays.

MME CHERRIER

Des pieds à la tête! . . . Oui, je me rappelle. . . Ma petite Adèle, tu vas finir par mordre à la politique. (*Elle la menace du doigt*)

MME VIGER

Quelle expression, Mélanie! Mordre! Une si bonne enfant pense-t-elle aux coups de dents.?

MME CHERRIER, *qui s'amuse*

Mais oui, quand elle mange. (*On rit un peu*)

MME LAFONTAINE

Vous êtes une vraie Quesnel, Madame Cherrier. Avec vous comme avec votre père, la petite bonne femme, comme "le petit bonhomme vit encore, vit toujours."

MME CHERRIER

Une vieille enfant terrible, quoi! N'empêche qu'il est sage, de compléter en tout son mari. Tu suis mon exemple. Avec mon premier mari, qui voyageait, . . . voyageait, je courais à la Baie d'Hudson pour raccomoder ses mocassins. Ah! ce bon Coursol, ce qu'il en usait! Avec mon second, qui est la politesse faite homme, je fais des accrocs au savoir vivre afin de mieux faire voir le sien.

MME VIGER

N'est-ce pas pour apprendre une nouvelle que nous sommes venues?

MME CHERRIER

Certainement. Adèle a quelque chose à raconter... Tu tournes et retournes ta lettre avec tant de complaisance, mon enfant, que le chat sort du sac, non, de ton enveloppe ! (*Elle rit de nouveau, passe sa tabatière. On la refuse. Chacun a la sienne, voyons ! Elle prise donc seule avec la même satisfaction*)

MME LAFONTAINE

Eh bien voici. Mon cher Hippolyte s'est décidé à faire un geste d'éclat à Kingston, à la Session.

LES TROIS VIEILLES DAMES, *sursautent, puis lèvent les bras au ciel.*

Non !... Pas possible !

MME LAFONTAINE

Comment, pas possible ? (*Mmes Viger et Quesnel baissent la tête, un peu confuses. Mme Cherrier crâne, au contraire*)

MME CHERRIER

Voyons, tu sais bien, Adèle, qu'Hippolyte Lafontaine est un modéré, ça n'est pas Dollard au Long-Sault, ni Frontenac avec ses canons, ni Papineau, ni Wolfred Nelson avec ses cuillers fondues...

MMES VIGER ET QUESNEL

Chut, Mélanie, chut !

MME LAFONTAINE, *hochant la tête*

Le courage prend tant de formes, Madame Cherrier. Chacun a sa manière de défendre sa race.

MME VIGER, *joignant les mains*

C'est beau, ma petite fille ce que tu dis là... Au fond, tu défends la vaillance féminine qui a son courage bien particulier.

MME QUESNEL

Nous sommes en alerte, même en ne faisant que prier le bon Dieu.

MME CHERRIER

Tout de même, je serais curieuse de savoir comment ton mari a éclaté sans fusils ni bombes.

MME LAFONTAINE

J'ai presque envie de vous faire lire sa lettre.

MME CHERRIER

Merci, mon enfant. Les lettres de deux maris, ça suffit. Je connais le jeu. Résume la tienne, petite. Elle me paraît longue. . . (*Elle cligne de l'œil*)

MME LAFONTAINE, *riant*

Soyez sans crainte. — Certains passages garderont leur secret. . . . Apprenez d'abord qu'un nouveau ministère vient de se former par les soins d'Hippolyte et de son ami Baldwin. Ce sont des Anglais, qui le compose. mais mon mari en est avec Auguste-Norbert Morin.

MME QUESNEL

C'est beaucoup. On a essayé de se passer tout à fait de nous.

MME VIGER

Ce jeune M. Morin sera très utile.

MME CHERRIER

Pourvu qu'il fasse un brin de toilette. Y pense-t-il jamais, justes cieux ! (*Elle lève les bras au ciel*)

MME VIGER, *avec reproche*

Tu sais bien, Mélanie, que ce bon enfant, se dépouille sans cesse pour les pauvres, ou pour ses amis dans la gêne.

MME CHERRIER, *riant*

Je sais qu'il confond tout. Notre-Seigneur recommande de vêtir ceux qui sont nus, mais n'oblige personne à porter en retour des hardes innommables.

MME VIGER ET QUESNEL

Ma chère Mélanie ! . . . (*Elles semblent scandalisées*)

MME CHERRIER

Allons, allons, vous prenez tout sérieusement. . . Écoutez Adèle.

MME LAFONTAINE

Bien... (*Elle consulte sa lettre*) Le 13 septembre dernier, mon mari fut invité à parler devant la Chambre...

MME QUESNEL

Evidemment, sa connaissance de l'anglais est parfaite. Tous l'écoutent avec plaisir.

MME VIGER

Et les lois anglaises, s'il les connaît !

MME LAFONTAINE, *triumphante*

Oui, mais voilà, Hippolyte n'a pas parlé en anglais. (*scandant ses mots*) Il a parlé dans sa langue maternelle.

LES TROIS VIEILLES DAMES, *stupéfaites*

Comment? Qu'est-ce que tu dis? (*Elles s'agitent, se regardent, puis drôlement, toutes trois se mettent à priser nerveusement*)

MME LAFONTAINE, *de plus en plus rayonnante*

Je le répète. Hippolyte Lafontaine s'est exprimé en français dans son premier discours devant le Parlement d'Union, qui a proscrit notre langue.

MME CHERRIER, *encore abasourdie*

Eh bien mon enfant, tu éclates à ton tour... C'est extraordinaire!... Avoir osé une telle chose devant certaines barbes solennelles du Haut-Canada !

MME LAFONTAINE

Un seul a protesté, M. J. H. Dunn.

MME VIGER

Un seul protestaire!... Denis-Benjamin a raison quand il affirme que nos compatriotes anglais s'inclinent toujours devant le courage et la ténacité intelligente.

MME CHERRIER

Ecoute, Adèle, maintenant que nous sommes remises d'équerre, tu vas lire ce passage de ta lettre mot à mot, et bien, bien lente-

ment. . . . Tiens, essaie d'imiter Hippolyte. Je le vois si bien se lever, moi, au Parlement de Kingston, calme, énigmatique, comme un bon avocat, ses yeux narquois fixés sur des collègues qui ne s'attendent guère à l'averse de ses petits vocables français. Tu sais, de ceux-là qui sonnent comme des clairons, étouffent avec leur logique, et serrent la gorge d'émotion.

MME VIGER

Adèle, lis bien haut. Mon oreille droite s'en va. . .

MME QUESNEL

Et moi, c'est la gauche. (*Toutes deux portent la main à leur oreille malade, en l'entourant à la façon d'un cornet acoustique. Elles se penchent aussi*)

MME LAFONTAINE

Donc, mon mari en entendant M. Dunn réclamer un discours dans la langue anglaise, se redressa fièrement, et répliqua sans une hésitation, — il me dit qu'il s'en étonne encore : (*Madame Lafontaine prend et lit maintenant la lettre*) " On me demande de prononcer dans une autre langue que ma langue maternelle le premier discours que j'ai à faire dans cette chambre. Je me défie de mes forces à parler la langue anglaise ; mais je dois informer les honorables membres que quand même la connaissance de la langue anglaise me serait aussi familière que celle de la langue française, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes canadiens-français, ne fut-ce que pour protester solennellement contre cette cruelle injustice de l'Acte d'Union qui proscrit la langue d'une moitié de la population du Canada. Je le dois à mes compatriotes, je le dois à moi-même !" (*Il y a un instant de silence puis les trois vieilles dames applaudissent*)

MME VIGER, *s'essuyant les yeux*

C'est magnifique, saisissant !

MME QUESNEL, *faisant de même*

Ça vous atteint au fond de l'âme.

MME CHERRIER, *se raidissant*

C'est de la furia francesce . . . concentré ! . . . Et lancée à des parlementaires. Bravo !

MME LAFONTAINE, *doucement*

C'est du modéré M. Lafontaine, pourtant !

MME CHERRIER, *lui montrant le doigt*

Toi, ma petite fille, tu vas devenir maligne. Ah ! la postérité enrégistrera la réplique de M. Lafontaine. Je vais y veiller, en tout cas, auprès de ma génération, foi de Mélanie Quesnel !

MME VIGER ET QUESNEL

Nous aussi, nous aussi !

MME LAFONTAINE, *se levant*

Voulez-vous me permettre d'aller mettre mon chapeau ? Je vous amène en voiture à l'Orphelinat. De la rue Saint-Antoine au Couvent des Récollets rue Notre-Dame, ça vaut la peine.

LES TROIS VIEILLES DAMES, *sursautant*

C'est vrai . . . L'assemblée . . . Nous l'oublions !

MME LAFONTAINE, *qui est maintenant près des coulisses*

Quelle victoire ! (*Elle sort*)

MME VIGER

Denis-Benjamin sera-t-il heureux en apprenant la nouvelle. Il a bien défendu lui aussi, à chaque occasion, nos institutions, notre langue, tous nos droits.

MME CHERRIER

C'est le doyen de nos grands patriotes, on sait cela, Madame.

MME QUESNEL

Mon pauvre mari n'est plus là, pour louer Hippolyte Lafontaine. Il avait vigoureusement protesté lui aussi contre la proscription de notre langue, et cela au Conseil législatif, au lendemain même de l'Union. (*Mme Lafontaine entre, prête à la promenade*)

MME CHERRIER

Tu es mignonne Adèle, sous ce bonnet en fleurs, très mignonne.

MME VIGER

Nous sommes heureuses de te servir de repoussoir avec nos robes noires. . . Et nos bonnets à nous? Nous les mettrons en voiture, je suppose, pour ne pas nous retarder.

MME LAFONTAINE

Ma bonne vous les apportera là, en effet.

MME QUESNEL

Un instant encore. Ta jeunesse, Adèle est pleine de gracieuses promesses. . . Il faut que tu les tiennes. Le sort de la langue française, que ton mari vient de défendre, avec la piété d'un croisé, ce sort, est aussi entre les mains de jeunes femmes comme toi. Veilles-y bien, ma petite fille, veilles-y bien.

MME LAFONTAINE

Oui, certes madame, et n'en déplaie à Mme Cherrier, (*elle s'incline avec une grâce souriante*) ce sera avec des dispositions bien féminines, *bien modérées* : la vigilance, la patience, la ténacité.

MME CHERRIER

Oh ! si tu sais être tenace, — c'est une force cela, — je te pardonne tout. . . Je ne suis qu'une vieille bavarde au fond. Rappelle-toi du proverbe : Grand parleur, petit faiseur. (*Elle rit de bon cœur avec les autres puis toutes s'engagent dans la coulisse tandis que le rideau tombe*).

LE "GÉNÉRAL" VALLIÈRES



COMEDIE HISTORIQUE

LE "GENERAL" VALLIERES

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

L'ABBÉ X. . . , vicaire de Mgr Plessis, évêque-coadjuteur de Québec.  
RÉMI VALLIÈRES DE SAINT-RÉAL.(1) " le général Vallières ", bientôt  
15 ans. Protégé du grand évêque, qui s'est constitué son précepteur  
depuis dix-neuf mois.

LE CAPITAINE du régiment Vallières

LE LIEUTENANT

LA SENTINELLE

PHILIPPE, soldat

JULES " "

PIERRE " "

JACQUES " "

LOUIS " "

PASCAL " "

ETIENNE " "

NORBERT " "

Camarades de jeux  
de Rémi  
Vallières  
de  
Saint-Réal

A Québec, en 1801. Un bel après-midi au commencement de  
septembre. Une pièce vaste, claire, très propre, mais pauvre. Elle

(1) Ce protégé de Mgr Plessis devint plus tard juge en chef de la  
Province et mérita d'être proclamé officiellement par lord Durham  
" le magistrat le plus éminent et le premier jurisconsulte de son  
pays ". L'anecdote que ce petit tableau historique rappelle est  
rapporté dans les *Mémoires* de Philippe-Aubert de Gaspé. Il fut  
le condisciple de Vallières, durant deux ans, au séminaire de Québec,  
et son ami, toujours.

sert de salle de réception à Madame Amyot, tante indulgente de l'espiègle et inventif Rémi. Pour l'instant, on voit alignés aux murs, tables, chaises et autres meubles. Seuls, un guéridon et un fauteuil sont placés bien en évidence, dans l'angle gauche. Au lever du rideau, un long gosse, debout, le corps raidi, l'air martial à souhait avec son képi enfoncé sur les yeux, son fusil au bras, se tient près de la table. La consigne l'exigeant, il ne bouge pas plus qu'une statue. On entend à la cantonade les voix de tante Amyot et de Rémi qui achèvent, très haut, le dialogue ci-dessous. Débit rapide, en gens pressés d'en finir.

LA TANTE

Tu as bien compris, Rémi ?

RÉMI

Comment donc, ma tante ! A mes camarades et à moi, il est défendu, primo, de démolir la maison ; secundo, d'effrayer les voisins, avec des cris de lions dans le désert ; troisièmement, de ne rien salir avec nos souliers où la boue colle, ou avec nos mains noires d'écoliers... C'est bien cela ?

LA TANTE

C'est bien cela. Sinon, vilains garnements, l'un de vous paiera pour tous.

RÉMI, *avec reproche*

Oh ! ma tante, vous insultez l'armée !... Et mon régiment...

LA TANTE

Ton régiment, ton régiment... Belle invention que tout cela ! Si monseigneur Plessis, ton maître, connaissait tes exploits de l'été... Rémi, donne-moi mon grand parapluie... Là... là, dans le coin ! Ce soleil doit mouiller autant qu'une ondée... Oui, si ton maître savait...

RÉMI

Non, ma tante, mon protecteur ne saura jamais (*Solennel*) Cet après-midi, je licencie mes troupes.

LA TANTE

Tu . . . quoi? . . . Attache le dernier bouton de mon gant. Bon ! Maladroit, il a sauté . . . Qu'est-ce que du disais ?

RÉMI

Ma tante, cet après-midi, je li-cen-cie . . .

LA TANTE

C'est bon, c'est bon. Ta diablesse d'imagination parle latin, maintenant? Elle va encore faire des siennes, je vois cela.

RÉMI

Pour la dernière fois.

LA TANTE

Tant mieux, miséricorde? Et puis tu es averti, tant pis pour toi. Allons, bonjour, à ce soir, mon capitaine (*On entend un baiser sonore*)

RÉMI

Vous oubliez toujours, ma tante, que je ne suis pas capitaine, mais général, le *général Vallières*! . . . (*La porte s'ouvre avec bruit*) Ne craignez rien, allez, le régiment Vallières est incorruptible ! (*Puis, très haut, les mains en cornet, comme à quelqu'un qui est déjà loin*) Ma tante, ma tante ! Incorruptible ! In-cor-rup-ti-ble ! Un autre mot latin, ah ! ah ! ah ! (*La porte se referme, se verrouille, et le général Vallières entre en scène. Il est vêtu d'un bel uniforme de soldat, où il se perd bien un peu. Il a médailles et croix d'honneur sur la poitrine. Sa main gauche joue avec la gachette d'un lourd pistolet ; à son côté gauche, pend une petite épée. Les mouvements de Rémi sont vifs ; son front, ses yeux rayonnent d'intelligence. Il salue militairement son subordonné, et va s'asseoir à la table. Il y dépose son pistolet et rapproche de lui quelques papiers. Tout en les parcourant des yeux, il cause.*)

RÉMI

Sentinelle, allez vous tenir dans la salle voisine.

LA SENTINELLE, elle parle sur le bout de la langue, d'une voix enrouée, et son regard indique un esprit peu fertile, candide tout plein. Il adore son brillant compagnon, qui le tyrannise à son gré, tout en l'aimant bien aussi

Oui, mon général. Et dans la salle voisine, où ça que je me tiendrai, mon général ?

RÉMI

Comment, où ça ? Pas au plafond, bien sûr. Près de la porte, nigaud, Veille sur elle. Que personne entre, à moins de donner le mot de passe.

LA SENTINELLE

Oui, mon général.

RÉMI

Attends encore. Quel est le mot de passe, aujourd'hui ?

LA SENTINELLE, *enflant la voix*

Monseigneur !

RÉMI, *sautant*

Hein ! . . . Monseigneur ! . . . Scélérat ! Mais non, ça n'est pas monseigneur. Ah ! je le savais bien que tu n'avais pas plus de mémoire qu'une chatte. Ça n'est pas monseigneur, c'est Plessis. Ples-sis, tu m'entends ? (*Il crie*) Plessis !

LA SENTINELLE

Pour ça oui, j'entends, mais je ne comprends pas. (*Ahuri*) Comme si monseigneur, maintenant, monseigneur. . . tout seul, ça ne voulait pas dire Plessis. Mais c'est tout comme. Tout un chacun sait cela sur la côte d'Abraham. Tu dis non encore ? Par exemple !

RÉMI

Je dis non, je dis cent fois non. Tiens, tu dois le faire exprès, on n'est pas buse à ce point-là.

LA SENTINELLE, *furieuse, levant les deux poings*

Buse ! Buse ! Dis-le encore, Rémi, et tu vas voir. . .

RÉMI, *sans broncher et en le regardant du coin de l'œil*

Oh ! assez, tiens-toi tranquille ! C'est le général Vallières qui a dit cela. (*Diplomate*) Voyons, tu le sais bien, on parle ainsi aux meilleurs soldats. Ça les encourage. Napoléon fait bien pire, va, avec

ses amis, les grognards, il pince leurs oreilles jusqu'au sang. (*Il se lève en riant*)

LA SENTINELLE, *reculant*

Non, non, Rémi. . . Je t'en prie. . . (*Baissant la tête*) Et puis, vois-tu, je l'entends trop ce mot-là, autour de moi. C'est buse par ci, buse par là. Papa le dit, mon oncle le dit, ma tante aussi, et les voisins, le bedeau, le vieux "quêteux", la petite Michelin, et maintenant voilà que tu t'en mêles, toi mon ami. . . (*Il renifle*)

RÉMI, *espégle terrible mais au cœur exquis*

Tu ne vas pas pleurer, hein, vieux fou ? (*S'approchant et lui tapant sur l'épaule*) Je t'aime bien, va, que tu sois ceci ou cela. Je t'appellerai bécasse ou dindon, à l'avenir. Ça te plaît ?

LA SENTINELLE

Ça peut aller. . . Ces oiseaux-là, au moins, c'est bon à manger.

RÉMI, *solennel*

Eh bien, sentinelle, au garde-à-vous, maintenant ! J'ai à t'expliquer le mot de passe.

LA SENTINELLE

Oui, mon général.

RÉMI, *il se rasseoit à la table*

Monseigneur, vois-tu, sentinelle, monseigneur. . . tout seul, comme tu dis, ça peut aussi vouloir dire, pour ceux qui en savent plus long que nos deux gros nez, par exemple, Mgr de Laval, premier évêque du Canada, ou Mgr de Saint-Valier, ou encore, dans vingt ans, . . . moi, Mgr Vallières, ou toi . . . Mgr . . .

LA SENTINELLE, *l'interrompant*

Non, non, pas moi, Rémi. Je serai ferblantier dans ce temps-là. Papa le veut. C'est plus facile que de faire un curé, à ce qu'il dit.

RÉMI, *riant*

Ce que ton père a raison ! Ah ! mais, ce qu'il a raison ! Sois ferblantier ! En attendant, rappelle-toi le mot de passe, hein ? Plessis, notre bon Plessis. Il n'y en a qu'un d'ailleurs, au monde comme

celui-là. Ah ! ça, c'est sûr. . . File au fond. Mets-toi au garde-à-vous. Moi, j'ai un devoir à terminer avant que les camarades s'amènent.

*(La sentinelle sort en murmurant : Plessis. . . pas monseigneur, parce que monseigneur. . . tout seul, c'est drôle, mais ça ne veut pas toujours dire monseigneur de chez nous. Plessis, Plessis, Plessis. . .)*

RÉMI, seul

Maintenant, général Vallières, livrez-vous au noble exercice de la poésie ! *(Il sort un papier de sa poche)* Je me demande si monseigneur sera content de mon petit essai poétique. Les règles du rondeau qu'il m'apprenait hier, vrai de vrai, ça n'était pas la mer à boire. . . Mais si je les récitais tout haut, mes vers ? J'en saisis mieux le rythme. *(Il commence à tue-tête)*

#### RONDEAU

“ EN BIEN DORMANT ”<sup>1</sup>

“ En bien dormant sur un méchant grabat,  
Quoique je sois gros comme un moyen rat ”

.....

---

(1) Pièce authentique. C'est à son sujet que Mgr Plessis écrit à un ami, M. Perras : “ Je songe sérieusement à envoyer mon Rémi au séminaire, en métaphysique, vers la fin du mois prochain. Cette éducation m'assujettit trop, depuis dix-neuf mois qu'elle est commencée. D'ailleurs ce n'est pas, comme on dit, pour le vanter, mais il est capable. Je l'ai exercé depuis quelque temps à la poésie latine et française. Hier, il venait de voir les règles du rondeau ; je lui prescrivis d'en faire un qui eut pour refrain : “ En bien dormant ”. Peut-être aimeriez-vous à voir comment il s'en est tiré. Je vous l'envoie à son insu.” (David (L.-O.)—Biographies et Portraits.) N'oublions pas que Vallières de Saint-Réal, qui savait le latin au bout de dix-huit mois, “ écrivait et parlait aussi le français avec élégance et avait la tête remplie de connaissances historiques.” (Idem.) En un peu plus de trois ans, le jeune protégé de Mgr Plessis fit tout son cours d'études.

LA SENTINELLE, *accourant au bruit de la voix*  
Tu m'appelles, Rémi ?

RÉMI, *frappant du pied avec impatience*

Mais non, mais non, qu'est-ce qui te prend ? Tu le vois bien, je récite des vers, des vers... de moi, là.

LA SENTINELLE

Ça n'est pas possible !

RÉMI

Tout est possible à un général ! Il faut que je ressemble à César, vois-tu, à ce grand guerrier qui écrivait... Qu'as-tu à rire ?

LA SENTINELLE, *qui se tord*

César ! Tu as dit César !... C'est le nom du chien de Madame Casgrain, sur la rue Saint-Louis... Il est vieux, plein de puces, il dort toujours... César ! Ah ! ah ! ah !... Choisis un autre nom Rémi.

RÉMI

Te tairais-tu !... Tiens, va-t-en, va-t-en, tu m'exaspères ! (*Bas*) Ignorant, va !

LA SENTINELLE

Rémi, je t'en prie, laisse-moi t'écouter... Tu as bigrement du talent. On le dit partout. "Le petit Rémi à Monseigneur, qu'on ressasse, c'est fin à pleurer et ça s'exprime comme un petit curé quand ça veut".

RÉMI, *flatté*

Reste, reste, mon gros. Sais-tu que tu es moins sot que tu en as l'air !

LA SENTINELLE, *joyeuse*

Je le sais. Et même que ça me fera réussir, "parce qu'on ne se méfie pas des gens qui ont cet air là, qu'on me dit". Mais commence, Rémi, commence, les autres vont arriver.

RÉMI

Tu ne leur en parleras pas ?

## LA SENTINELLE

Pourquoi que je leur en parlerais, si tu le défends. Tu es mon général.

## RÉMI

C'est vrai. Ton général te le défend. Ecoute.

*En bien dormant sur un méchant grabat,  
Quoique je sois gros comme un moyen rat,  
Ne songeant plus à l'affreuse misère  
Dont on sait bien que je ne manque guère,  
Je me crois un riche potentat ;  
Quoi qu'il en soit, mon sommeil est ingrat,  
Car, en effet, je ne profite guère*

*En bien dormant.*

*Tous les matins, on me fait le sabbat,  
Ce qui n'est pas sûrement pour me plaire ;  
"Lève-toi, gueux, polisson, scélérat,"  
Me dit cent fois ma tante trop sévère.  
Pour mon bonheur, j'endure l'impropre.*

*En bien dormant.*

(Depuis quelques minutes, on sonne, on carillonne à la porte).

RÉMI, courant après sa pièce de vers qu'il a laissé échapper

Vite, vite, toi, va répondre. Les copains doivent être furieux d'attendre.

LA SENTINELLE, qui met la main la première sur la feuille de Rémi

J'irai ouvrir, Rémi, si tu me donnes ta belle poésie.

## RÉMI

Tu es complètement fou ! Donne ! (La sentinelle la glisse vivement au fond de sa poche. La cloche s'agite de nouveau, à se briser, cette fois) Les idiots, ils vont tout massacrer !... Et ma tante ? (Montrant le poing) Garde mes vers, misérable, mais va ouvrir, ou je te tue ! D'ailleurs, je le sais par cœur, mon rondeau. Cours, cours ! (La sentinelle s'empresse. Vacarme. Chacun entre en bou-

gougnant, puis vocifère le mot de passe : Plessis. De temps à autre, on entend geindre la sentinelle, qui reçoit de bonnes pinçades pour son peu d'empressement à ouvrir. Rémi s'est remis à la table. Il salue les soldats au passage. Tous sont en tenue, fusils au bras, et vont se placer à droite, sur deux lignes. Le lieutenant sort la feuille d'appel de sa poche d'habit. Le capitaine, la tête basse, vient se tenir près du général. Il est en nage, et sa figure est bouleversée. Très nerveux aussi, il s'éponge le front ou fouille dans ses poches sans interruption. Rémi le regarde de temps à autre d'un air surpris.)

LE LIEUTENANT

Mon général, je fais l'appel, n'est-ce pas ?

RÉMI

Pour la dernière fois, oui.

LE LIEUTENANT

Attention, soldats. Pas de nez en l'air ! (*Lisant*) Philippe, dit beau Pit ?

PHILIPPE

Présent !

LE LIEUTENANT

Jules, le gros blond ?

JULES

Présent !

LE LIEUTENANT

Pierre, alias le Sauvage ?

PIERRE

Présent !

LE LIEUTENANT

Jacquot dit mon petit coco ?

JACQUES

Présent !

LE LIEUTENANT

Louis, le Fort-à-Bras ?

LOUIS

Présent !

LE LIEUTENANT

Pascal, le grand noir ?

PASCAL

Présent !

LE LIEUTENANT

Etienne, le court-toujours ?

ETIENNE

Présent !

LE LIEUTENANT

Norbert, le lambin ?

NORBERT

Me v'là. Pas si lambin ! . . . Non, non ! Présent !

LE LIEUTENANT, *se retournant la main au front et s'adressant à l'officier*  
 Mon général, chacun est à son poste. Nous attendons vos ordres.

RÉMI, *se levant, très digne*

Chers, bien chers compagnons d'armes, nous voici rendus au terme de notre existence. L'année scolaire, qui est commencée, nous tue, oui, hélas ! elle nous tue. Et comme, malgré toute notre bravoure, nous ne pouvons la tuer, nous, il n'y a pas de déshonneur, aujourd'hui à déposer les armes. A partir de ce moment, notre beau régiment, le régiment Vallières, cesse d'exister. . . Je vois (*en trémolo*) que quelques-uns d'entre-vous. . . euh. . . ravalent leurs larmes. . . euh, c'est bien, c'est beau, continuez. . . euh, tendres troupiers, les miennes aussi. . . euh, coulent librement. . . (*il sèche ses yeux*). . . trop. . . euh, trop librement. Je vais y mettre fin. (*Il se mouche, avec bruit*) Faites-en autant. (*Eruit divers*) Assez, assez ! L'œil sec maintenant, rompez les rangs. Finissons joyeusement l'après-midi ! Le général le permet. Non, non ! Attendez ! . . . Capitaine, lieutenant, veuillez remettre vos brevets sur ma table. Ils rejoindront le

mien. Ces documents ne doivent pas s'égarer. (*Le lieutenant va déposer son brevet sur la table. Le capitaine, lui qui a de plus en plus chaud, se remet à fouiller avec frénésie dans ses poches. Rémi, pendant ce temps-là, s'adresse de nouveau aux soldats*) Et vous, soldats, braves enfants d'une terre que l'on ne peut asservir, allez déposer dans un coin de la salle vos armes et vos képis. Nous retrouverons tout cela l'an prochain. (*Brou-ha-ha. Cris. Rires. Bousculade. Rémi se tourne alors vers le capitaine*) Eh bien, capitaine, qu'est-ce qui vous arrive ? Vous êtes rouge comme un homard ! . . . Les sueurs vous coulent du front comme l'eau d'une dalle . . . Et diable, pourquoi ne faites-vous que tourner et retourner vos poches ? Je vous ai demandé votre brevet. Donnez-le et remettez-vous d'équerre.

LE CAPITAINE, *se jetant à genoux au milieu de la place. Tous l'entourent, stupéfiés*

Ah ! j'en ai assez, oui, oui. J'aime mieux tout avouer, puis subir mon châtiment. Mon général, depuis trois jours, mon brevet est perdu . . . (*en gémissant*) perdu, perdu ! Depuis trois jours, matin, midi et soir, je (*il fait les gestes appropriés à chaque mot*) monte, descends, remonte, redescends, toute la Côte d'Abraham. En vain. Aucune trace de brevet. Ah ! malheur de malheur ! . . .

RÉMI, *aterré, lui aussi*

Oh ! oh ! c'est grave, en effet, capitaine. Mais relevez-vous, sapristi. Vous êtes en train d'user les genoux d'un bon uniforme. Il devra resservir, vous savez, l'an prochain.

LE CAPITAINE, *humblement, la tête basse*

Oui, mon général. (*Il se relève*)

RÉMI

Soldats, en rang ! Il nous faut instituer, sur l'heure, un conseil de guerre. Qu'en dites-vous, lieutenant ?

LE LIEUTENANT

Mon général a raison.

RÉMI

Accusé, demeurez debout, en face de moi, près de la table. (*Il va s'asseoir*)

LE LIEUTENANT

Mon général, je puis parler? (*Rémi fait signe que oui*) Mon général, qu'allons-nous devenir si le brevet est trouvé, puis porté aux vraies casernes? Vous le savez, vous vous êtes appliqué à le faire si exactement qu'on le jurerait véritable.

RÉMI, sombre

Je vous crois, lieutenant, j'ai emprunté, il y a deux ans, pour l'apprendre par cœur, le brevet d'un capitaine de France, en promenade au pays. Grands dieux! vous avez raison. Que faire? Que dire? L'on est affreusement soupçonneux et... chat autour de Mr. Shore Milnes, ce sévère administrateur. On va crier à une trahison française, à un régiment recruté sous le nez même de messieurs les Anglais. Mon Dieu! Mon Dieu!

PLUSIEURS SOLDATS, consternés

Ce sera la prison.

D'AUTRES SOLDATS

L'exil.

LE LIEUTENANT

La mort.

LE CAPITAINE

Malheur de malheur!

RÉMI

Ce que vous êtes obtus, mes amis. Comme si je n'étais pas là, moi, votre général, pour payer pour tous. Foi de Vallières, on ne touchera pas à une seule de vos précieuses tignasses! Rassurez-vous.

LE CAPITAINE, d'un ton lamentable

Non, mon général, c'est à moi, le coupable, que tout cela revient. (*Il tend les mains*) Tenez, je mets à votre disposition toutes les veines de mon sang, non, non, tout le sang de mes veines. Faites-moi pendre, rôtir, hacher en morceaux, assommer.

## RÉMI

Silence, capitaine ! Un coupable doit apprendre à être pratique. Cherchez encore, en votre mémoire, où peut bien être allé votre brevet à part l'endroit que vous dites. . . La mort, voyez-vous, c'est le dernier moyen à essayer. Un moyen de lâche ou de nigaud. . . Cherchez, cherchez, vous trouverez sûrement quelque chose. . .  
*(On entend sonner avec force)*

## LE CAPITAINE, épouvané

On vient nous arrêter. *(Il veut s'élancer en avant. On l'en empêche. Les soldats le retiennent avec peine.)*

## LES SOLDATS.

Général, général, que ferons-nous de lui ? *(Le branle-bas est parfait.)*

## RÉMI, admirable de sang-froid

Liez les mains de cet énergumène. Poussez-le au fond de la pièce. Bien. . . Maintenant, prenez place en avant, soldats, . . . dans l'ordre habituel, s'il vous plaît. . . Vous sentez-vous plus calmes, tas de sans cervelle ? Pour des coups de sonnette, peut-on faire autant de vacarme ! . . . *(On sonne encore.)* Laissez, laissez sonner. D'abord, n'entre pas qui veut ici. La sentinelle a sa consigne. Personne ne connaît notre mot de passe, mes enfants, vous le savez.

*(Dans la pièce voisine, il y a en effet une courte conversation, puis la porte se referme et la sentinelle accourt. Elle aussi, a de l'effroi, plein la figure.)*

## RÉMI

Bon, toi aussi, te voilà à grimacer comme un pendu ? Qu'est-ce qui se passe ?

## LA SENTINELLE

Il y a . . . il y a que le vicaire de Monseigneur Plessis sera ici dans quelques minutes. C'est lui-même qui vient de m'en avertir. Il se rend chez un malade, d'abord, puis il entrera chez toi, Rémi.

RÉMI.

Comment, innocent, tu ne nous as pas protégés avec la consigne ?  
Le mot de passe, qu'en as-tu fait ?

LA SENTINELLE.

Justement, Rémi, le vicaire s'est abattu sur moi avec le mot de  
passe. " Plessis, Plessis, de la part de monseigneur Plessis, qu'il a  
redit à ma demande. Cours vite, mon homme, avertis Madame  
Amyot et Rémi que je viens les visiter *d'arrogance* . . .

RÉMI, *avec impatience*

D'urgence, d'urgence . . .

LA SENTINELLE, *docile*

D'urgence ! " Mais, lui ai-je répondu, la tante est sortie. —  
Qu'importe, Rémi est là. C'est à lui surtout que j'ai affaire. La  
chose presse. Va vite faire mon message, petit." Et voilà tout,  
Rémi, voilà bien tout.

RÉMI, *les bras au ciel*.

J'aime à t'entendre : " Et voilà tout, Rémi, voilà bien tout " !...  
Vrai, il ne nous manquait plus que cela. (*Se redressant.*) Non, que  
j'aie peur comme vous, poltrons ! Mon maître est si bon et son  
vicaire lui ressemble . . . Si je lui parlais de nos craintes...

Tous

Non, non, Rémi !

RÉMI

Eh bien, alors si vous ne le voulez pas, changez-moi toutes ces  
figures d'enterrement. Il y a de quoi nous faire condamner sans  
procès.

LE CAPITAINE, *du fond de sa cachette, en larmoyant*

Je me cacherai derrière eux tous, Rémi ? . . . J'ai la mort dans l'âme.  
Je sue toute l'eau de mon corps . . . Oh ! mon brevet, mon brevet !

RÉMI

C'est bien, capitaine, demeurez caché, mais n'ouvrez pas la bouche  
durant la visite de M. le Vicaire . . . Et vous, soldats, souriez, sou-

riez. . . Voyons, notre bon évêque ne le mérite-t-il pas? Y a-t-il, dites-moi, un cœur plus noble, plus aimant, plus charitable sur tout le cap Diamant? . . . Songez à moi un pauvre petit gueux dont il a eu pitié et qu'il instruit lui-même. . . Tenez, (*il enlève son képi et s'incline avec enthousiasme*) Monseigneur Plessis, c'est le diamant de notre cap diamant. . . Vive notre évêque bien-aimé! (*Puis il reste silencieux, son clair regard tout pénétré de reconnaissance.*)

LE CAPITAINE, *au loin et toujours gémissant*

Rémi, Rémi, tu seras reconnaissant demain. Pense à nous. Notre régiment va être découvert. Tu es en uniforme, M. le Vicaire va deviner le reste.

RÉMI, *haussant les épaules*

Tant pis, ce sont les hasards de la guerre qui le veulent! . . . Mais, ça me fait penser. Rangeons un peu, ici. Tenez, un fauteuil capitonné pour M. le vicaire. . . Dis donc, sentinelle, ce vicaire, est-ce un tout petit, maigre comme une arête, avec des lunettes noires et une perruque?

LA SENTINELLE

Tout juste, Rémi, et même qu'il l'a rajustée deux fois sa perruque.

RÉMI

Quel bonheur! Il est bon comme du pain, ce vicaire. . . Lambin? . . . Non, non, Court-toujours, va dans l'autre pièce, apporte ici le tabouret de ma tante. J'y poserai tout à l'heure les pieds de M. le Vicaire. . . (*On sonne.*) Le voilà! En rang, en rang! Vous vous tairez, ou vous parlerez selon mes ordres. Je suis encore votre général, tout le temps que durera la visite.

LES SOLDATS

Oui, mon général.

LE CAPITAINE, *lugubre*

Oh! là, là, qu'est-ce qui va nous arriver.

RÉMI, *vivement*

De grâce, faites-le taire, ce pleurard. . . Baillonnez-le ! Non, . . . non, trop tard ! . . . On vient. (M. le Vicaire entre, en effet, un bon sourire sur les lèvres. Ses yeux pénétrants se fixent avec persistance sur Rémi, d'abord, puis sur toute cette scène militaire enfantine. Tandis que Rémi l'installe dans le fauteuil, les soldats, sur un signe de leur général, crient à deux reprises : " Vive M. le Vicaire ! Puis un grand silence se fait. Rémi demeure debout en face du prêtre. Les soldats sont en rang et immobiles, le lieutenant à leurs côtés. La sentinelle est près de la porte, au garde-à-vous.)

M. LE VICAIRE

Rémi, je regrette que Madame Amyot soit absente. Je n'ai pu la prévenir de ma visite, car ce sont les circonstances, non moi, qui l'ont décidée si prompte et si urgente. . . (Avec beaucoup de douceur.) Mon petit Rémi, que fais-tu donc en ce moment, ici, avec tes petits compagnons ? Est-ce qu'il ne fallait pas étudier plutôt que jouer ? . . . Et les devoirs ?

RÉMI, *avec sa fière voix d'enfant franc et droit*

Monsieur l'abbé, mes compagnons et moi, avant de jouer, nous avions tous appris nos leçons.

M. LE VICAIRE

Bien, bien . . . (Souriant.) Même ton rondeau, Rémi ? Monseigneur m'en a parlé. Donne-le moi.

RÉMI, *embarrassé*

Mais . . . j'aimerais à le recopier, M. l'abbé.

M. LE VICAIRE

Pourquoi ? Monseigneur est indulgent pour les vilaines écritures des enfants laborieux.

RÉMI

Je . . . je ne . . . (Il est pris un peu de court, s'attendant si peu à cette demande.)

M. LE VICAIRE

Dois-je conclure de cela, Rémi, que tu as un peu exagéré tout à l'heure. Tes devoirs ne sont pas terminés.

RÉMI, *auquel se joint la sentinelle, d'une voix forte*

Oh ! non, M. l'abbé, c'est fait, je vous assure.

M. LE VICAIRE

Qui prend ainsi ta défense ? (*Rémi lance un œil sévère vers la sentinelle, mais celle-ci, quoique rendue cramoisie par la timidité, ne bronche pas, décidée à parler en faveur de son ami.*)

LA SENTINELLE

C'est moi, M. l'abbé, moi la sentinelle. Rémi, qui est mon ami. . . a dit vrai. (*Il sort le manuscrit de sa poche.*) Voici son devoir. . . Qu'il est beau ! Ça s'appelle : *En bien ronflant.* (*Rémi lui lance encore un regard furieux.*)

M. LE VICAIRE

Vraiment, petit, *En bien ronflant?* . . . Tu as un noble cœur en tout cas. On ne laisse jamais accuser injustement personne. (*La sentinelle se tourne d'un air triomphant vers Rémi.*) Rémi, il me semble que Monseigneur m'a parlé d'un autre titre. N'est-ce pas, *En bien dormant*, plutôt ?

RÉMI, *confus*

Mais oui, M. l'abbé.

LA SENTINELLE

Oui, oui, oui, c'est cela. " Ah ! je n'ai pas plus de mémoire que notre chatte, que Rémi me dit toujours ! " Il a raison, là. Et puis, sauf votre respect, M. l'abbé, dormir et ronfler, pour moi, c'est la même chose. Je couche tout seul dans une chambre à cause de cela.

LE VICAIRE

Assez, assez, mon enfant. (*On rit tout bas, de côté et d'autre. La sentinelle reprend sa place plus rouge que jamais.*) Mes bons petits, puisque je viens d'avoir l'assurance que vos travaux d'écoliers sont au point, je vais vous faire une communication. Elle concerne Rémi.

Vous aussi un peu. Hier, Monseigneur fut appelé à l'Hôtel du Gouvernement. Il y a trouvé Mr. Shore Milnes et ses distingués collègues plongés dans une vive inquiétude. L'on comptait sur son aide pour calmer l'angoisse de tous. . . Mais savez-vous ce qui troublait ainsi Leurs Excellences? Une grave, bien grave nouvelle, qui serra de crainte le cœur de Monseigneur. (*On entend un gémissement sourd du capitaine, placé derrière les enfants.*) Mais qu'est-ce que j'entends? Quelqu'un serait-il souffrant parmi vous?

RÉMI

Non, non, M. l'abbé, personne n'est souffrant. Dites-nous, ah ! dites-nous vite cette grande nouvelle.

M. LE VICAIRE

Le Procureur général apprit à Monseigneur, mes enfants, qu'un général français, un général de Napoléon se trouvait en ce moment dans les murs de Québec et avait l'audace d'y lever un régiment.

TOUS LES ENFANTS, SAUF RÉMI

Justes cioux !

M. LE VICAIRE

Tu ne dis rien, Rémi?

RÉMI

M. l'abbé, un général français a beaucoup de droits, dans la bonne vieille ville française de Québec ! (*Il a levé haut la tête.*)

M. LE VICAIRE

Chut, enfant, il faut être loyal envers l'Angleterre.

RÉMI

Nous. . . oui, M. l'abbé, mais ce général? S'il est Français?

M. LE VICAIRE, *reprenant son récit*

Monseigneur ne voulut pas croire à la nouvelle. Elle semblait ridicule, absurde, un pauvre raconter ! . . . Mais le Procureur du roi se

leva et, les traits pâlis par la colère, remit à Monseigneur, un brevet de capitaine, en bonne et due forme, je vous l'affirme.

LE CAPITAINE, *sortant en bombe des rangs*

Mon brevet ! C'est mon brevet ! J'en suis sûr, Rémi ! . . . Oh ! M. l'abbé, pardon . . . (*Essoufflé, larmoyant et riant tout à la fois*) Que je suis content ! Mon brevet est retrouvé ! . . . M. l'abbé, je puis expliquer tout cela, moi, allez ! . . . Le général de Napoléon ! Le régiment français ! Tout ! Tout !

M. LE VICAIRE

Je le crois, mon petit ami, je le crois, mais vous semblez bouleversé par la joie. Votre récit va manquer de clarté. Laissez-moi interroger Rémi à votre place. (*Le garçonnet retourne à son rang, en répétant, ravi : " Mon brevet, mon brevet est retrouvé ! "*) Eh bien, Rémi, pour quoi cette mine de coupable ? Relève la tête, mon enfant.

RÉMI, *sourdement, la tête toujours basse*

M. l'abbé, vous avez vu et lu vous-même le brevet, n'est-ce pas ?

M. LE VICAIRE, *en souriant*

Oui, mon cher petit, Monseigneur me l'a fait lire de la première, à la dernière ligne. Il y avait une bien belle signature, Rémi, au bas du document ? L'écriture a semblé tout de suite familière à Monseigneur et à moi.

RÉMI

Vous savez tout. Je suis, en effet, le coupable, monsieur l'abbé. Le général français, c'est moi. Le régiment recruté dans les murs de Québec, (*se retournant vers ses compagnons*) le voici !

M. LE VICAIRE

Le général Vallières ! Le régiment Vallières ! Bien, bien . . . Rémi, j'ai peine à croire à tant d'espièglerie. Ah ! cela va coûter cher à sa Grandeur.

RÉMI, *inquiet*

Non, non, n'est-ce pas, M. l'abbé? . . . Oh ! si Monseigneur devait en souffrir, j'en pleurerais toutes les larmes de mon corps, (*Il joint les mains.*)

M. LE VICAIRE, *touché*

Mes chers petits amis. Vous aimez bien votre évêque, je vois cela. Lui aussi, allez, vous aime bien, de tout son cœur de bon pasteur. . . Rémi, il t'appartient, maintenant, que Monseigneur sorte justifié de cette impasse.

RÉMI, *surpris*

Oui? Oh ! que dois-je faire? (*Un peu troublé*) Est-ce qu'on veut ma tête? Ma liberté?

M. LE VICAIRE, *riant malgré lui*

Là, là, ton imagination est toujours vive, bien vive, mon Rémi. Non, on ne demande pas ta tête, mais ta présence et celle de Monseigneur, demain, à la solennelle séance du Conseil Exécutif du Canada.

TOUS LES ENFANTS

Pauvre, pauvre Rémi !

RÉMI, *qui ne crâne qu'à moitié*

M. l'abbé, ai-je le choix? . . . J'aimerais mieux la prison au pain sec et à l'eau.

M. LE VICAIRE

Petit, je le regrette, mais tu n'as pas le choix. Ce sera la punition de tes beaux actes belliqueux.

(*Le capitaine sort de nouveau des rangs. Il tremble, mais ne cède pas à la faiblesse.*)

## LE CAPITAINE

M. l'abbé, je viens seulement de comprendre. C'est moi, moi, vous savez, qui ai perdu le brevet de capitaine français. . . Ça n'est pas Rémi. . . Je dois. . . prendre la punition. . . à. . . (*ses dents claquent, il tremble maintenant de tous ses membres*) à. . . sa. . . place.

RÉMI, *vivement, en lui montrant du doigt le fond de la salle*

Va-t-en, capitaine. Au moment du suprême danger, le général Vallières répond pour tous, fut-ce au prix de sa tête ! Va-t-en, capitaine ! (*Plus bas.*) Va prendre un verre d'eau, hein ? Tu n'es pas un lâche, mais, vrai, tu trembles que c'en est laid. (*Le capitaine sort.*)

## M. LE VICAIRE

Bien, Rémi, je t'approuve. . . Tu comprends ton devoir d'officier supérieur. Mais écoute la promesse que Monseigneur a faite, en ton nom, au Procureur de Sa Majesté. " Je me fais fort, monsieur le ministre, a-t-il dit en souriant, de vous produire demain, à l'ouverture de la Séance du Conseil, le général français dont il s'agit : jusque là, il est inutile de faire d'autres recherches ". Te voilà lié par la promesse de Monseigneur, n'est-ce pas ?

## RÉMI

Je suis prêt à suivre monseigneur. (*Il est pâle, mais résolu.*) Il n'y a qu'en enfer que je ne suivrais pas mon bon maître, Monseigneur Plessis.

M. LE VICAIRE, *souriant*

Et ton bon maître ne t'y obligera jamais, mon enfant. Alors, à demain, à deux heures, à l'Hôtel du gouvernement. (*Il se lève*) Je vous quitte, mes petits. Souvenez-vous qu'il est dangereux de toucher à la guerre, qu'il vous en coûte chaque fois quelque chose, même si, comme vous, on ne s'y livre que par jeu. Oh ! la paix, la paix, ce tendre don de Dieu, doux, ainsi qu'un passage d'ailes toutes blanches ! Je vous la souhaite, cette paix, je vous la donne, je la

dépose comme une fraîche couronne sur vos fronts purs. Et aussi, comme Jésus, qui se pencha durant sa vie mortelle, sur les bons petits enfants, je me penche vers vous, je vous aime, je vous bénis ! . . .  
*(Puis il s'éloigne rapidement).*

TOUS LES ENFANTS

Vive monseigneur Plessis ! Vive son bon vicaire !

*Rideau.*

MARIE-CLAIRE DAVELUY.

Montréal, 27 juillet 1928.

aussi,  
petite  
!...

UNE VISITE INATTENDUE

Part  
Loc  
Min  
in

Le  
S.A.

I  
de  
dne  
ge  
est  
de

M

# UNE VISITE INATTENDUE

PIÈCE HISTORIQUE EN UN ACTE

## PERSONNAGES

**PAUL**, écolier sans beaucoup d'ambition. Caractère vif. 14 ans.  
**LOUISE**, la sœur de Paul. Très conciliante. 13 ans.  
**MIMI**, la jeune sœur de Paul et de Louise. Turbulente, mais fort intelligente, son frère ne lui en impose pas du tout. 6 ans.

## PERSONNAGES HISTORIQUES

**IBERVILLE** (Pierre Le Moyne d'). 17 ans.  
**SAINT-OURS** (Marie-Anne de). 16 ans.

La scène représente une chambre d'enfant aménagée pour servir de salle d'étude. Une table à droite pour Paul. Elle est chargée de dictionnaires et de manuels. La garçonne s'y appuie, les mains plongées dans ses cheveux ébouriffés. A droite, une table plus petite est occupée par Louise et Mimi. On y travaille ferme, mais Mimi ne peut s'empêcher d'élever la voix.

## PREMIÈRE SCÈNE

PAUL, LOUISE, MIMI

**MIMI**, elle chuchotte d'abord, puis élève peu à peu le ton en s'adressant à Louise

**LOUISE** . . . Dis-moi? . . . Louise ! . . . (*Assez haut*). Louise ! . . .

**LOUISE**, *bas*

**Que** veux-tu, Mimi? Ne parle pas si haut, de grâce. Paul prépare un devoir difficile.

**MIMI**, elle commence encore par chuchoter, mais le diapason monte peu à peu

Qu'est-ce que c'est que... les troupes... oh ! attends. (*Elle prend son livre et lit en suivant avec son doigt*)... les trou-pes de la ma-ri-ne... Tu as bien compris ? Les troupes de la mari-ne, au Canada ?

LOUISE

Je ne sais pas, moi. Ce sont des marins *de chez nous*, je suppose.

MIMI

Pourquoi, alors, qu'on ne dit pas : les marins *de chez nous* ?

LOUISE

Parce qu'ils ont été rassemblés par troupes.

MIMI

Qu'est-ce que cela veut dire, par troupes ?

LOUISE

Je t'en prie, Mimi... Laisse-moi étudier... Tu demanderas à Papa, ce soir.

MIMI

Ou à Paul. (*Elle se tourne vers son frère et appelle doucement d'abord* :) Paul. (*Celui-ci ne bouge pas*.) Paul ! (*Puis haut et vivement*). Paul ! Paul !

PAUL, exaspéré, se lève, repousse ses cahiers et ses livres

Mimi, je vais te conduire à maman. Tu rends notre heure d'étude très fatigante. Allons, viens ? (*Il se dirige vers elle*.)

MIMI, en brave petite fille

Essaie de m'emmener, Paul !

LOUISE, intervenant

Allons, Paul, allons Mimi... pas de discussion... Mimi, Maman te défend de mettre tes poings sur les hanches. C'est vulgaire.

PAUL

Suis-moi de bon cœur, Mimi, tu entends, sinon... (*Il approche menaçant*.)

MIMI, *s'entêtant*

Tu ne me fais pas peur.

PAUL, *changeant de ton soudain et venant s'incliner très bas devant la fillette*

Mademoiselle Mimi, voulez-vous me faire l'honneur de m'accompagner chez Sa Majesté Maman ? (*Il lui offre son bras.*)

LOUISE

Ça, c'est bien, Paul. (*Elle applaudit.*)

MIMI, *elle regarde son frère de haut, puis retourne tranquillement s'asseoir auprès de Louise*

Ça ne prend pas tes belles manières. Merci. Je ne veux pas sortir... Tu fais ton doux pour gagner ton point.

PAUL

Je vais me fâcher, Mimi.

MIMI

Moi aussi... D'ailleurs, Papa t'a dit de ne pas toucher à une petite fille comme moi. On t'appellerait un lâche... (*avec dédain*) un lâche.

PAUL, *avec désespoir*

Cette enfant est impossible... Ah ! je plains ton mari, plus tard.

MIMI

Pourquoi ? S'il est comme Papa, il dira (*elle prend une grosse voix*) "Ma chère amie, je ne vous contredis jamais, ça ne sert de rien..."

PAUL

Ce que tu m'agaces, Mimi. (*Il retourne s'asseoir en murmurant :*) Tu me paieras cela un jour, va !

MIMI

Aussi, pourquoi refuses-tu de m'aider ? ... (*Lentement, en scandant ses mots*). Les trou-pes de la ma-ri-ne... je veux savoir ce que cela veut dire... Ma maîtresse de classe me pose des questions trop difficiles...

PAUL

Moi aussi j'ai une question difficile à résoudre. Eh bien, est-ce que je vous dérange, Louise et toi?

LOUISE

Quelle est cette question, Paul?

PAUL

Le professeur d'histoire demande : " Qui est le Jean Bart canadien ? " Puis, ensuite : " Racontez quelques chose sur la vie de ce marin ".

MIMI, *triumphante*

Tiens, toi aussi, tu t'occupes des marins. . . mais pas en troupeau.

PAUL

Ah ! ah ! ah ! En troupeau ! . . . Comme des moutons, alors ! . . . Bien, vas-y voir si on les conduit comme des moutons, nos braves marins.

LOUISE, *pensive*

Le Jean Bart canadien ! . . . J'aimerais à connaître son nom. Les marins me plaisent. Ils font la guerre sur des navires, et je les trouve à cause de cela bien, bien courageux. Quand on ne les tue pas d'une balle, ils tombent dans la mer. . . On ne les revoit plus jamais, jamais. Il n'y a pas pour eux d'hôpital où l'on guérit, où l'on meurt mais auprès de quelqu'un qui prie et qui vous aide. Et puis, je ne sais pas, moi, mais dans les yeux des marins, il y a quelque chose qui fait penser à tout ce qui est loin, qui est beau, bien beau et qu'on ne verra jamais. Tu sais la chanson, (*elle chante*) " Filez, filez, ô mon navire, car le bonheur m'attend là-bas, car le bonheur m'attend là-bas. . . " Là-bas ! . . . c'est un mot de marin, je crois, Paul.



PAUL

Tu parles comme un de mes camarades. Il ne rêve qu'aux marins et à faire du service sur un navire. Il trouve, comme toi, qu'un marin c'est quelque chose d'à part, de très vaillant. . . un. . . un *sans phrase*, comme il dit !

LOUISE

Et toi, qu'en penses-tu?

PAUL

Oh ! moi, tu sais, en temps de guerre, qu'on soit soldat sur terre ou sur mer, on doit marcher sans faiblir avec la mort à ses côtés.

LOUISE

Tu crois?... c'est terrible !... S'attendre à mourir à chaque instant... Et les pauvres matelots?... Ils seront donc ensevelis sous l'eau transparente, si froide, si lourde, qui étouffe.

PAUL

Bah ! un combattant ne pense pas à cela... Il meurt pour sa patrie... au champ d'honneur ! (*Il fait le salut militaire*).

LOUISE

Oui, tu as raison.

MIMI, avec feu

Et vous ne dites rien des infirmières?... Elles y vont aussi sur les navires. Seulement, c'est curieux, elles n'apprennent pas à respirer sous l'eau pour soigner les blessés. Il le faudrait. Dans mes contes de fées, on va jusqu'au fond de la mer, et là, on trouve de beaux palais avec de drôles de petits nains...

PAUL

Tu dis des sottises, Mimi.

MIMI, sans s'énerver

Pas plus que toi, je t'assure. Demande à Maman.

PAUL, frappant du pied

Tais-toi, Mimi, ou cette fois, j'appelle Papa. Il est ici, cet après-midi. (*Il frissonne soudain*). J'ai froid. Qui donc a laissé la porte ouverte. Va la fermer, Mimi.

MIMI

Non. Tu n'es pas assez aimable pour moi.

LOUISE, *vivement*

J'y vais, Paul. C'est curieux, je l'avais fermée tout à l'heure. Peut-être qu'on serait venu écouter... Aussi, Mimi et toi, vous vous querellez toujours....

PAUL

Alors, c'est complet. Je serai grondé au souper... Tout cela parce que Mademoiselle Mimi a un sale petit caractère.

MIMI, *surprise*

Je suis sale moi... (*Elle regarde ses mains, touche sa figure*). Mais pas du tout.

PAUL

On ne voit pas cela un caractère, Mimi... (*Il fait l'important*) Je fais de la littérature comme dit Papa.

MIMI

Oui, oui, on parlait latin, quand nous étions petits. Toi, tu fais de la littérature... tu ne veux pas que je comprenne?

LOUISE

Voyons, ma petite Mimi, laisse Paul en paix.

MIMI

Il a le dictionnaire. Je veux qu'il cherche les mots : troupes de la marine.

PAUL

Cherche toi-même, Mimi.

MIMI

Je ne sais pas assez lire. D'ailleurs, cela se comprend, j'aurai sept ans, l'âge de raison, seulement l'an prochain.

PAUL

Oui, ça paraît que tu n'as pas l'âge de raison...

MIMI

Tu l'as toi, et ça ne paraît pas. (*On frappe à la porte*).

LOUISE

Oh ! taisez-vous : on vient. C'est Papa je suis sûre. Il vous a entendus (*On frappe de nouveau*).

PAUL

Qui va répondre ? J'étudie, moi. . . .

MIMI

J'y vais, j'y vais. (*Elle ouvre*). Mais il n'y a personne. (*Elle se penche*.) Tiens, qu'est-ce que ce petit papier ? (*Elle court le porter à Louise*).

LOUISE

On dirait d'un message par avion. (*Elle dit l'adresse*). Mais c'est pour toi, Paul. (*Elle le lui apporte. Mimi la suit*).

PAUL, surpris

Pour moi : (*Il tourne et retourne la missive avec méfiance*). On veut me jouer un tour. Le cousin Jules, peut-être.

MIMI

Ouvre, Paul, ouvre. C'est comme au temps du Père Noël. . . quand il donne de ses nouvelles.

LOUISE

Veux-tu que je lise la dépêche ? (*Car le garçonnet reste songeur, les yeux à terre*.)

PAUL, se redressant

Non, car si c'est un tour, eh bien, je ferai face, mais gare à celui qui me le jouera. (*Il déplie le billet et lit*) : " Suis en route stop Canot abandonné stop Avion m'a recueilli Stop Quelle merveille ! stop Inconnue de mon temps Stop A bientôt petit Canadien Stop Je viens à ton secours." (*Avec une grimace de vexation*.) Et c'est signé : *Le Jean Bart canadien*.

LOUISE

C'est extraordinaire. Y comprends-tu quelque chose, Paul ?

PAUL

Quelque chose, oui. On veut rire de moi. (*Voyant Mimi s'affairer, ranger les chaises, les livres*). Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

MIMI

Je fais le ménage. Nous allons avoir de la visite.

PAUL

La visite n'est pas pour toi.

MIMI

Peut-être qu'il ne viendra pas seul, le *J'en braille* canadien.

LOUISE

*Jean Bart*, Mimi.

PAUL

Elle fait exprès pour défigurer ce grand nom.

MIMI

C'est un grand nom ? Pas du tout, il est court, tout court, Jean Bart ! Tu vois, je le sais maintenant.

LOUISE

Qu'est-ce que c'était que Jean Bart, Paul ?

PAUL

Un marin français. " Ses exploits, nous a dit le professeur, prouvent un audace et une bravoure presque incroyables."

MIMI

C'est beau cela. Mais ton professeur, Paul, il ne parle jamais des braves petites filles d'autrefois, aussi braves que tous les Jean Bart du monde ? Il y en a eu, c'est certain.

PAUL

Non, car ça se saurait.

MIMI

Je te dis qu'il y en a eu. Ton professeur n'est pas si savant que Papa. Il m'en trouvera, lui.

LOUISE

Elle a raison. Notre histoire ne compte pas que Madeleine de Verchères.

PAUL

Vous m'ennuyez. Oh ! les filles, ça veut être partout avec nous, maintenant. (*Il frissonne de nouveau*). Bon, la porte s'est encore ouverte. . . Je la fermerai moi-même cette fois. (*Il va vivement vers celle-ci, mais il la trouve close*). Bien, ça c'est curieux, elle est fermée.

LOUISE

Et ton frisson ? Tu t'es enrhumé ?

PAUL

Ce sera gai. (*On frappe de nouveau. Le garçonnet se précipite. Il n'y a personne. A terre, sur le seuil, est posée une nouvelle dépêche.*) Bien. Le tour continue. Un nouveau billet.

MIMI

Qu'est-ce qu'on t'écrit, cette fois ? Est-ce encore Jean Bart qui signe ?

PAUL, lisant

Oui. Ecoutez : " Approche Stop Ai rencontré sur le Riche lieu dans canot d'écorce jeune héroïne Stop Avons recueillie Stop Trouve admirable elle aussi avion moderne Stop Le Jean Bart canadien "

LOUISE

Bien, voilà qui dépasse tout. . . C'est un mystère !

MIMI

Un mystère ? Nous ne sommes pas au catéchisme. C'est pieux, un mystère.

PAUL

Attendons ! Tout va s'éclaircir. Ce qui me plaît dans cette aventure, c'est que je saurai qui est le *Jean Bart canadien*. Le reste . . . c'est un conte. . .

LOUISE

Pourtant tes yeux brillent quand tu écoutes un conte. . . Tu les aimes.

MIMI

Oui, quand Maman raconte Blanche-Neige et les Nains, tes yeux s'écarquillent.

PAUL

Certains contes m'amuse, c'est vrai. Mais quant à y croire, ah ! ah ! ah ! *(On entend le bruit d'un moteur d'avion. Il augmente. . . augmente. . . Le bruit cesse. . . Des pas résonnent dans le corridor on frappe. Une voix, au timbre vibrant, prononce : "Ouvrez, au nom du Roi !")*

MIMI

Vite, Paul. *(Celui-ci regarde Louise et ne bouge pas plus que la fillette)* Eh bien, vous êtes changés en statues ? J'y vais, moi. *(Elle court à la porte.)* Entrez, entrez, Vos Majestés ! *(Elle fait, tout en s'écartant, une jolie révérence de cour. Et alors, un personnage d'autrefois, un jeune marin, coiffé d'un tricorne à plume blanche et enveloppé dans une large cape apparaît sur le seuil. . . Il se retourne pour tendre la main à une jeune fille vêtue d'un costume de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle porte sur la tête un fontange en dentelle. Tous deux s'avancent en se donnant la main, comme dans un menuet. Paul et Louise, à cet instant, reviennent de leur stupéfaction. Ils vont au-devant d'eux. On se rencontre à mi-chemin. Le jeune marin salue chapeau bas, prend la main de Louise et la baise. Les jeunes filles se saluent. Mimi, qui a suivi les personnages historiques pas à pas, ainsi qu'un bon petit page, fait soudain demi-tour, et vient tendre solennellement la main au marin, afin qu'il la baise. L'officier sourit, soulève la fillette et l'embrasse sur les deux joues. Sa compagne fait de même. Puis on salue Paul : salut militaire de la part du marin, révérence gracieuse de la part de la jeune fille. Paul y répond un peu gauchement.)*

## SCÈNE II

LES MEMES, PIERRE LE MOYNE D'IBERVILLE DIT " LE JEAN BART CANADIEN," MARIE-ANNE DE SAINT-OURS

LOUISE, *offrant des sièges*

Mademoiselle, M. l'Officier, prenez des sièges. (*Paul accourt à l'aide. Mimi s'empare d'un coussin et attend que la jeune fille s'assoit. Les visiteurs refusent d'abord les sièges.*)

IBERVILLE

Merci. Nous sommes ici pour peu de temps. . . D'ailleurs, on dit bellement, aujourd'hui, en évoquant les aïeux : " Debout, les morts, debout." Souffrez que nous répondions. . . debout à cet appel. Ma compagne (*il s'incline*) reste libre d'accepter ou non.

MARIE-ANNE DE SAINT-OURS

Et j'accepte. Suis-je un militaire? . . . Je vous connais, Monsieur, allez. Dans quelques secondes vous ferez les cent pas. . . L'immobilité, l'avez-vous jamais connue? (*Elle s'assoit et fait signe à Louise et à Mimi d'en faire autant. Ierville s'appuie au mur, à gauche, les bras croisés. Paul se tient derrière la chaise de Louise, les mains sur le dossier. Mimi place le coussin sous les pieds de la jeune fille, puis s'installe à ses pieds sur un autre coussin qu'elle trouve bien vite.*)

IBERVILLE

Jeunes amis, vous ne semblez pas nous reconnaître, ma compagne et moi.

PAUL

En effet. Nous en sommes confus. (*Il baisse la tête*)

LOUISE

Nous sommes fiers aussi de présences telles que les vôtres. . . Que nous direz-vous? Des choses si belles que nos cœurs battront, que nous aimerons davantage le Canada.

MIMI

C'est égal, j'aimerais à savoir vos noms, moi, vos vrais noms (*Vivement, en confidence.*) En retour, nous vous dirons les nôtres,

ceux de papa, de maman, de nos amis, Ici, vous savez, on a tous des noms pour se reconnaître.

LOUISE

Chut ! Mimi, Chut !

MARIE-ANNE DE SAINT-OURS

Elle a raison, cette enfant. Laissez-moi vous présenter mon compagnon.

MIMI, *battant des mains*

Le Jean Bart canadien ! Enfin !... Paul, ouvre tes longues oreilles, comme dit Papa.

MARIE-ANNE DE SAINT-OURS *en caressant les cheveux de Mimi*

Oui, mon compagnon est le Jean Bart du Canada. (*Souriante*). Mais je me demande si, au fond, je ne lui préfère pas son nom véritable, son nom glorieux. Car, vous pouvez saluer en lui, Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville.

PAUL, *suffoqué*

Iberville !... Le Jean Bart canadien ?... C'est vrai... Comment ai-je pu l'oublier !... Iberville, mon héros préféré !... Roland, voyez-vous, le beau chevalier, le preux de Charlemagne, je l'aimais, mais combien de fois dans mon cœur, ne lui ai-je pas opposé Iberville. L'incomparable ! L'un fut un soldat héroïque sur terre, l'autre un marin victorieux sur toutes les mers. La valeur et l'audace furent les mêmes...

MIMI, *surprise*

Bien, Paul, tu en as de la mémoire : C'est papa qui a dit tous ces beaux mots, l'autre soir. (*On rit, sauf Paul, un peu vexé*).

PAUL

Et puis, après ? Si je pense comme mon père, pourquoi, ne me servirais-je pas des mêmes mots.

MIMI

C'est vrai. Tu prends ses gants aussi... Tu portes son point.

LOUISE, *impatiente*

Mimi, assez. . . Monsieur d'Iberville, c'est une grande joie de vous recevoir et c'est un honneur, un grand honneur.

IBERVILLE

Merci. Vous vous souvenez donc de moi? . . . (*Paul et Iberville se serrent la main. . . C'est Paul qui est allé vers lui.*)

LOUISE

Parlez-nous d'autrefois, M. d'Iberville, je vous en prie? (*Sa voix supplie.*)

IBERVILLE

Un marin garde volontiers le silence. . . Enfin, pour vous être agréable. Oui, je fus marin, jadis. . . Dès l'enfance, le fleuve Saint-Laurent, découvert par Cartier, un grand marin de France, notre Saint-Laurent devint toute ma passion. . . J'y vécu, y glissant sans cesse, en canot d'écorce, avec mes frères, Longueil, Sainte-Hélène, Bienville. . . A quatorze ans, dans un voilier appartenant à mon père, je m'en allai loin, très loin. J'atteignis le golfe, ses eaux immenses. Je vis Gaspé, le rocher de Percé, ses oiseaux innombrables...

MIMI, *elle s'est levée aux premières phrases d'Iberville, et en marchant sur le bout des pieds, s'est mise aussi près de lui que possible. Ses yeux révèlent une admiration intense. Au nom de Gaspé, elle ne peut plus se retenir.*

M. d'Iberville, écoutez-moi, un moment. La belle Gaspésie, nous la connaissons, nous aussi, nous y allons chaque été, toute la famille...

LOUISE

Mimi, je t'en prie, reviens t'asseoir. Sois une bonne petite fille. (*Mimi obéit mais ses yeux ne quittent pas Iberville.*)

IBERVILLE, *il passe la main sur son front, les yeux au loin, comme pour bien rappeler ses souvenirs*

Puis, je connus la mer. . . La mer! . . . Ses flots sonores, perfides souvent, mais toujours attirants et si mystérieux. . . Que de traversées je fis, porteur de dépêches au Ministre de la Marine. . . Car

les troupes de la marine. . . (*Mimi étouffe un cri avec sa main, puis, sur le bout des pieds, retourne tout près d'Iberville*) comme on appelait alors les forces du Canada, relevait de ce Ministère, . . . de là ce nom, n'est-ce pas, troupes de la marine ! . . . Du reste, tous les soldats canadiens, au fond, étaient des marins, d'esprit, de cœur et de métier ?.. Connaissions-nous autre chose que les "chemins qui marchent" ? C'était là notre route, pour voyager dans ce pays, découvert puis exploré, rappelez-vous, par des marins magnifiques, par Colomb pour l'Amérique, par Cartier, Champlain, Nicolet, Jolliet pour le Canada !

PAUL

Bravo ! Iberville ! La belle leçon d'histoire !

MIMI

Bravo ! M. d'Iberville ! Moi, je vous remercie, car je sais maintenant, ce que c'est que les troupes. . . les troupes de la ma-ri-ne. Je passerai à la tête, c'est sûr, demain, à l'école. Je vous le devrai.

LOUISE

Et vous, Mademoiselle ? Que nous raconterez-vous ? Nous avons hâte de vous entendre. (*Elle s'est tournée vers la jeune héroïne*).

MARIE-ANNE DE SAINT-OURS

Après Iberville, qui ne veut s'effacer ? . . . Ne protestez pas, M. d'Iberville, volontiers, moi aussi, d'ailleurs, je garde le silence. . . comme les marins !

IBERVILLE

La discrétion sied à un front féminin. Mais n'abusez pas, Mademoiselle de cette parure. La vérité et l'histoire ont des droits. Il y a place à leur ombre, place d'honneur, jeunes amis, pour ma compagne, Marie-Anne de Saint-Ours, fille du valeureux Pierre de Saint-Ours, chevalier de Saint-Louis, officier du régiment de Carignan. . . (*On applaudit*). Mademoiselle, vous ne sauriez nier que vous fûtes une amazone à votre époque, une ondine intrépide, une héroïne du Riche-lieu. Vous avez, un jour, sauvé d'une captivité ou d'une mort affreuse

chez les Iroquois, vos frères, vos sœurs, vos amis. Durant une heure, on vous vit nager entre deux eaux, et conduire par ce moyen, le canot où s'étaient blottis vos compagnons. Comment être surpris de leur effroi devant les décharges des Sauvages qui menaçaient votre frêle embarcation ?

MARIE-ANNE DE SAINT-OURS

Les circonstances ont fait naître ce geste de salut. Que de héros à qui seule a manqué une circonstance propice pour manifester leur valeur. . . Qui d'entre nous, d'ailleurs, à cette époque, hommes ou femmes, soldats sur terre, ou soldats sur mer, ne recouraient sans cesse aux armes. Mon exploit, mais c'était l'exploit de toute petite Canadienne ayant le cœur bien placé.

MIMI, *enthousiaste*

Paul, je te le disais bien qu'il y en avait beaucoup de petites filles braves dans notre vieux Canada. (*On rit*).

LOUISE

Mimi, ne parle pas ainsi. . . Notre pays n'est ni vieux, ni jeune. Il est immortel!

IBERVILLE

Bien dit, Mademoiselle (*On frappe à la porte*).

PAUL

Vous permettez que je réponde? (*Il ouvre, se penche et ramasse une dernière dépêche*) Il lit l'adresse tout haut : " A l'illustre Pierre Le Moyne d'Iberville ". (*Il le lui apporte*)

IBERVILLE, *lisant à son tour tout haut*

" Le papa et la maman de Paul, de Louise et de Mimi attendent en bas, pour goûter, les nobles hotes que reçoivent leurs enfants. . . Iberveille, Marie-Anne de Saint-Ours, vous pouvez révéler vos véritables noms, car toute notre reconnaissance va. . . au Cousin Jules et à sa gentille parente. (*Les acteurs échangent des poignées de mains, des révérences avec les enfants, en riant de bon cœur. Fini la comédie !*)

MIMI

Cousin Jules, vous le voyez, nous avons des parents tout en or, et qui la savent notre belle histoire.

PAUL

Iberville, Marie-Anne de Saint-Ours, quel enseignement nous apporte votre seule présence... Ah ! Papa et le cousin Jules s'y entendent pour un S.V.P. historique !...

MIMI

M. d'Iberville, pardon, cousin Jules, (*elle se presse avec affection contre lui*), pourquoi qu'il n'y en a plus de beaux marins, comme M. d'Iberville ?

PAUL

Qu'est-ce que tu dis ? ... Il y en a plus que jamais ...

LOUISE

Vive la marine canadienne ! créée, il y a trente ans par un des nôtres, l'inoubliable... Paul, qui donc, déjà ?

PAUL, *en s'inclinant*

Sir Wilfrid Laurier.

MARIE-ANNE DE SAINT-OURSS

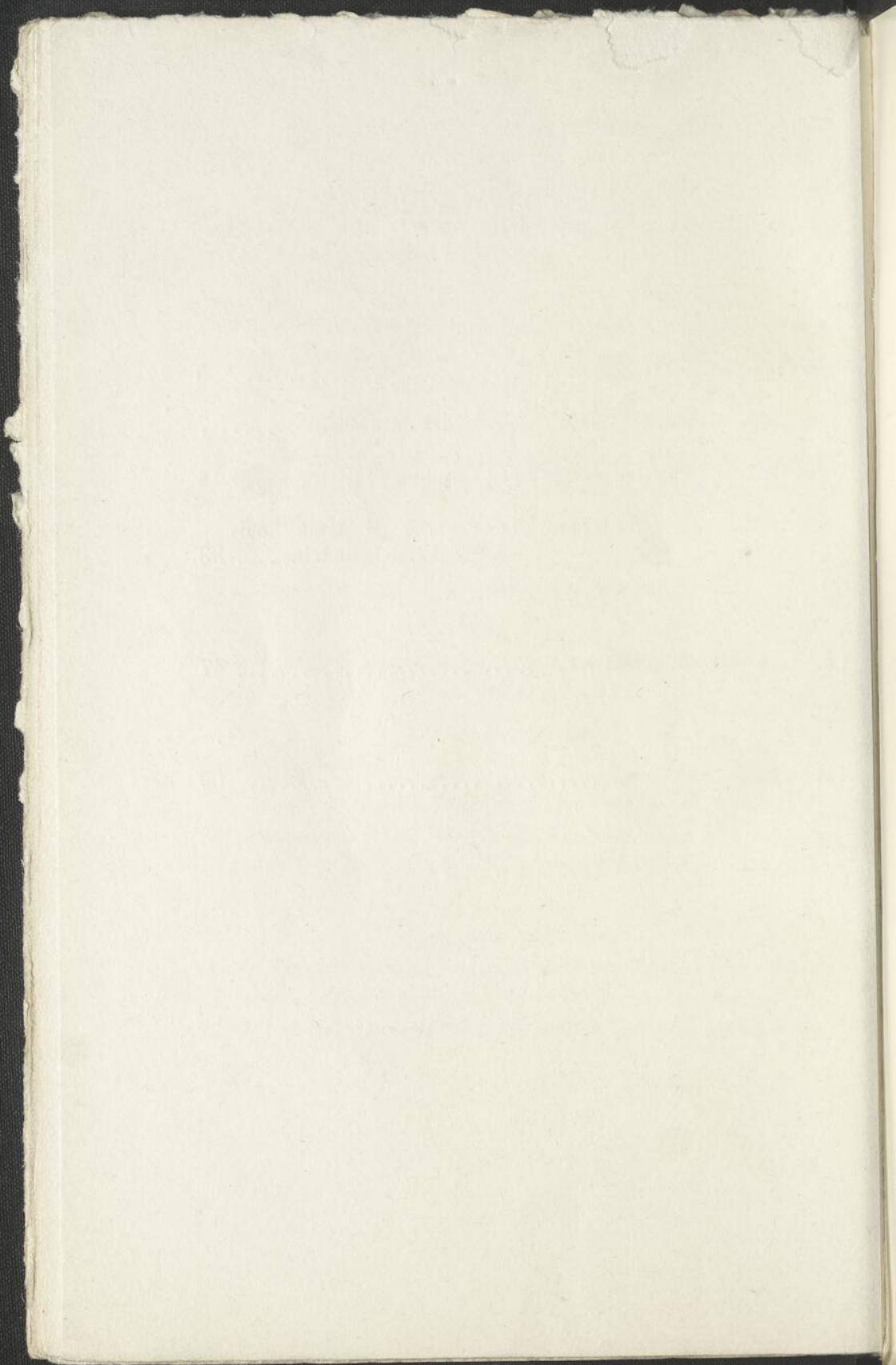
Des troupes, de vraies troupes de la marine, vous en avez donc maintenant ? bravo ! Dis-le, demain, Mimi, en prenant la tête de la classe....

IBERVILLE, *souriant*

Quand j'étais Iberville, je n'avais peut-être faim que de gloire, mais je suis le cousin Jules, et j'ai hâte de savourer le goûter qui nous attend... Allons retrouver ces chers parents ! (*Et tous sortent tandis que le rideau tombe.*)

## TABLE DES MATIÈRES

QUE DISAIENT NOS AIEULES? .....	5
En 1660. — Premier tableau : Au départ de Dollard .....	7
En 1763. — Deuxième tableau : Les Ursulines en détresse .....	14
En 1842. — Troisième tableau : Le Courrier de Mme Louis Hippolyte Lafontaine .....	33
LE "GENERAL" VALLIÈRES .....	47
UNE VISITE INATTENDUE .....	69

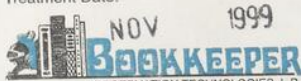


BNQ



C 000 029 417

Deacidified using the Bookkeeper process.  
Neutralizing Agent: Magnesium Oxide  
Treatment Date:



PRESERVATION TECHNOLOGIES, L.P.

111 Thomson Park Drive  
Cranberry Township, PA 16066  
(724) 779-2111

## OEUVRES DE MARIE-CLAIRE DAVELUY

### POUR LA JEUNESSE

- LES AVENTURES DE PERRINE ET DE CHARLOT.** Dessins de James Mc Isaac. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923. 310p. 17.5cm.  
N. B. Prix David (5e) 1924 ————— Epuisé.
- LE MEME.** Deuxième édition. 6e mille. Première partie sous le titre : **Les Aventures de Perrine et de Charlot** Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. 192p. Illustrations. 23cm. ————— 0.60
- LE MEME.** Deuxième édition. 6e mille. Deuxième partie sous le titre : **La Captivité de Charlot.** Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. 160p. Illustrations. 23cm. ————— \$0.60
- LE FILLEUL DU ROI GLOLO.** Suivi de la Médaille de la Vierge. Dessins de James Mc Isaac. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926. 259p. 17.5cm. ————— Epuisé
- AUX FEUX DE LA RAMPE.** Recueil de onze comédies. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1927. 285p. 17.5cm. ————— Epuisé.
- LA MÉDAILLE DE LA VIERGE.** Illustrations de James Mc Isaac. Première édition séparée. Québec, [Imprimerie franciscaine missionnaire] 1930. 69p. 20cm. ————— Epuisé.
- LE MEME.** Nouvelle édition sous le titre : **Histoire de Damien-sans-Peur.** Suivi de la **Legende des roses.** Québec, [Imprimerie franciscaine missionnaire] 1944. 70p. 20cm. ————— \$0.25
- CHARLOT A LA MISSION DES MARTYRS** 6e mille. Illustrations par James Mc Isaac. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. 160p. 23cm. ————— \$0.60
- L'IDYLLE DE CHARLOT.** 6e mille. Illustrations par James Mc Isaac. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. 160p. 23cm. ————— \$0.60
- PERRINE ET CHARLOT A VILLE-MARIE.** 6e mille. Illustrations par James Mc Isaac. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. 196p. 23cm. ————— \$0.60
- LE CŒUR DE PERRINE.** Fin des **Aventures de Perrine et de Charlot.** 6e mille. Illustrations par James Mc Isaac. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. 256p. 23cm. ————— \$0.75
- LE RICHELIEU HÉROÏQUE.** Les jours tragiques de 1837. 6e mille. Illustrations par James Mc Isaac. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. 296p. 23cm. ————— \$0.75
- MICHEL ET JOSEPHTE DANS LA TOURMENTE.** La sombre année 1838. 6e mille. Illustrations par James Mc Isaac. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. 240p. 23cm. ————— \$0.75
- LE MARIAGE DE JOSEPHTE PRÉCOURT.** Fin du **Richelieu héroïque.** 6e mille. Illustrations par James Mc Isaac. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. 240p. 23cm. ————— \$0.75
- SUR LES AILES DE L'OISEAU BLEU.** 5e mille. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1944. Illustrations par James Mc Isaac. 192p. 23cm. ————— \$0.60
- UNE RÉVOLTE AUX PAYS DES FÉES.** 5e mille. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée. 192p. 23cm. ————— \$0.60
- LES JEUX DRAMATIQUES DE L'HISTOIRE** Trois comédies. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée 1944. 88p. 17cm. ————— \$0.35

LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES, LIMITÉE  
54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal.